BnF Gallica

Causses et Cévennes (1947)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Carré d'art / Nîmes

BnF Gallica

Club cévenol (Alès, Gard). Causses et Cévennes (1947). 1997/01-1997/03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

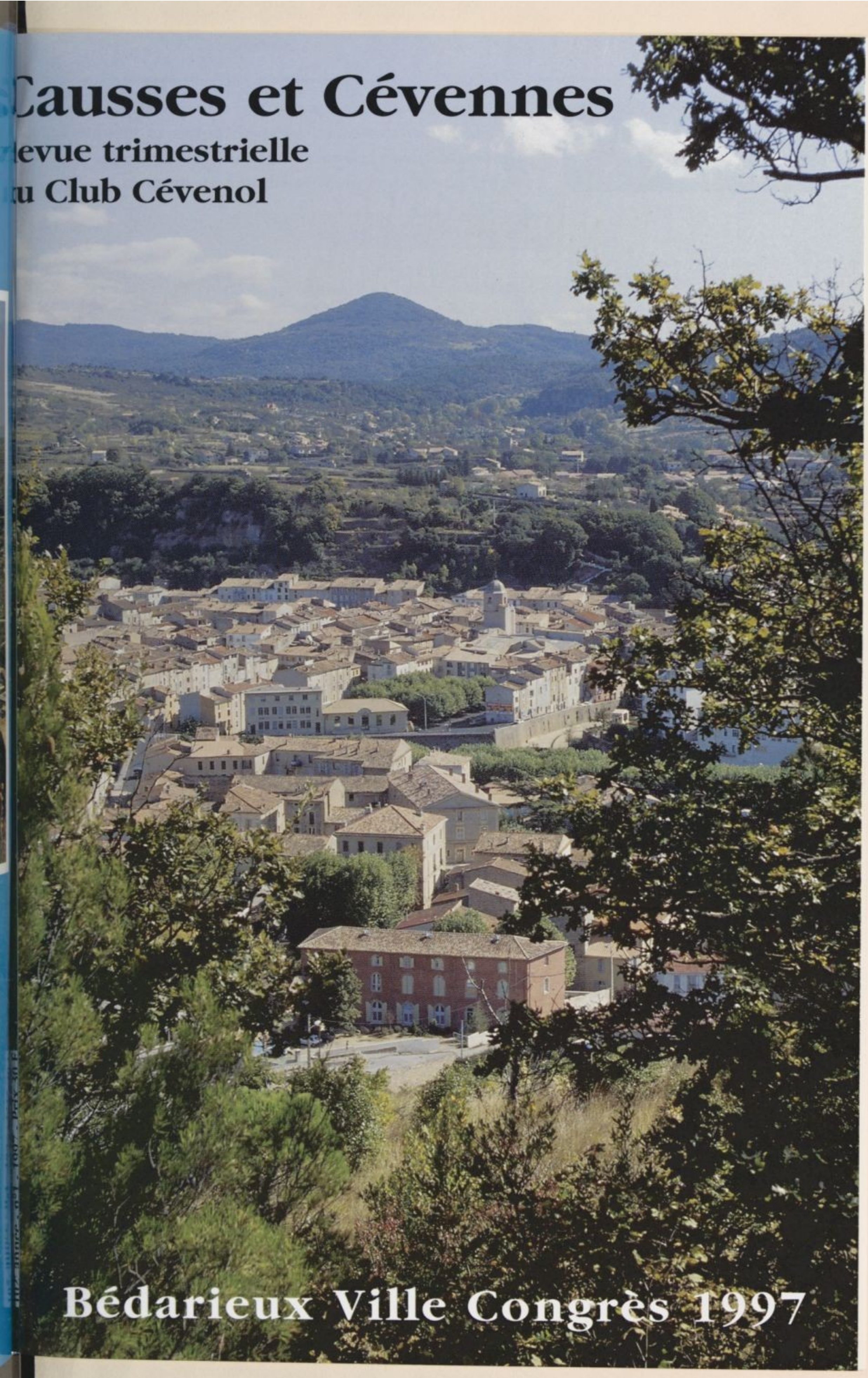
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Causses et Cévennes

Revue trimestrielle du Club Cévenol



Bédarieux Ville Congrès 1997

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Carré d'art

CAUSSES et CEVENNES

REVUE DU CLUB CEVENOL

102e ANNEE - TOME XVIII - N°1 - JANVIER - FEVRIER - MARS 1997

Fondateur
Paul ARNAL, 1950 †
Rédacteur en chef honoraire
André Georges FABRE
Secrétaire de Rédaction Honoraire
Hélène MANIVIT

*

Directeur-Gérant
Pierre VALETTE

Secrétaire de rédaction
Pat VALETTE

Comité de Rédaction et de Lecture
Mmes N. MAUGEAIS - J. PROTINO
A. THEROND - A. BAUDIMENT
MM. P. CABANEL - O. POUJOL
R. POUJOL - M.WIENIN

*

Comité Directeur
Philippe JOUTARD - Paul FINIELS
Jean-Hugues CARBONNIER - Pierre MONTEILS
William ROUGER - Olivier POUJOL
Maurice BONFILS - Daniel TRAVIER
Jacqueline PROTINO - Pierre VALETTE
Christian GREFFEUILLE - Pat VALETTE

Trimestriel illustré - @tous droits réservés
Prix du numéro : 30 F
Siège social :
Chambre de Commerce et d'Industrie
du Bassin d'Alès
rue Michelet - 30100 ALES

Photos de couverture :

Page 1 - Bédarieux vu des Causses. Diapo. FLASH PHOTO, THERON, Bédarieux.
Page 4 - Mazets, route de Clermont-l'Hérault. Photo. Geneviève ROUGER.

SOMMAIRE

THEME

Bédarieux, Ville Congrès 1997

Architecte : **Section héraultaise**

pages

Le Mot du Maire 329

Disparition de Bernard Gèze 330

Quelques figures bédariciennes
- Ferdinand Fabre, l'insatiable vagabond
M. et Mme. CABROL, Agnès PARMENTIER, Ville de BEDARIEUX 330
- Pierre-Auguste Cot
Pierre MARAVAL 334
- Un enfant de Bédarieux, Paul Rabaut
Roger GROSSI 335
- Portrait express d'Eugène Vaillé, fondateur du Musée Postal 338

Activités et événements d'hier et d'aujourd'hui
- Le chemin de fer à Bédarieux
Emile QUEROL 339
- Regards républicains sur le coup d'état du 2 décembre 1851...
Yves LEMOAL 341
- Villemagne-L'Argentière
Robert GUIRAUD 345

Associations et vie culturelle des Hauts Cantons
- Maison des Arts de Bédarieux et des Hauts Cantons Héraultais
Pierre MARAVAL 349
- Folklore de l'Hérault
Raymond GALTIER 350
- Association Mycologique et Botanique de l'Hérault et des Hauts Cantons
Jacques SALABERT 352
- L'Association Socio-Culturelle des Hauts Cantons de l'Hérault
Guy GRANGIS 352

Randonnées dans le Massif Caroux Espinouse
Yves LEMOAL 353

Nouvelles des Sections 356

Commission d'Action du 17:11:1996
Jacqueline PROTINO, Pierre VALETTE 358

Critique Livres 362

Le mot du Maire

Bédarieux accueille avec la plus grande joie le Congrès National du Club Cévenol.

Etre ou ne pas être Cévenol ? Ici, à Bédarieux, la question se pose. Comme dans le livre «**L'Année du Certif.**» où est abordé le problème de la localisation de Bédarieux.

Les Bédariciens se sentent cévenols. Voilà qui fait pencher la balance et vient installer notre ville dans un beau mariage géographique : les Cévennes Méridionales - l'azur et le vert, la profondeur et la gentillesse, la châtaigne et le romarin sont chez nous associés.

Au pied du Mont Tantajo il faut venir, le lundi matin, dans notre marché qui ressemble en tous points à ceux des vallées cévenoles. Bédarieux, porte du Parc Naturel Régional du Haut Languedoc, est le point de départ de dizaines de randonnées : l'Espinouse, la boucle d'Orb, le massif du Caroux, les Causses, que l'on parcourt à pied, en V.T.T., avec une démarche familiale ou sportive.

Bédarieux a une forte tradition culturelle. Pierre Auguste Cot, peintre du Second Empire, y a vu le jour ; Ferdinand Fabre, le poète de la vie rurale de nos hauts cantons ; également Eugène Vaillé qui a fondé le Musée de la Poste à Paris, près de la Gare Montparnasse ; et aussi notre contemporain caricaturiste Fortuné, que l'on croise souvent dans les rues de la ville.

Prenez le temps de flâner sur la belle Promenade de la Perspective qui, comme un fait exprès, un signe ésotérique, possède autant de platanes qu'il y a d'arches à l'immense viaduc qui domine notre ville.

Prenez le temps de rêver, de découvrir. Laissez vous séduire… vous reviendrez.

Antoine MARTINEZ
Maire de Bédarieux
Conseiller Général.

*

Extrait de «*L'Année du Certif.*» de Michel JEURY
(Editions Robert Laffont et Pocket)

- … Avez vous lu, chère collègue, les admirables paragraphes sur la région des Cévennes, tirés de *Notre France*, du grand Jules Michelet ?

Melle Rachel ne s'énerve ni ne se démonte.

- Avez-vous lu, cher collègue, dans notre Bouillot lourd et besogneux, *Le Séchoir aux châtaignes*, de Ferdinand Fabre, l'admirable auteur des *Courbezon* et de *Julien Savignac* ?

Paul Fontanes répond d'un claquement de pouce agacé.

- Mais Ferdinand Fabre est du Causse. Ce qu'il appelle «Cévennes méridionales» n'a rien à voir avec nos Cévennes. C'est le pays de l'Orb, de Bédarieux. Et le texte de *L'Alouette ingénieuse* est un conte à dormir debout !

Melle Rachel tressaille, porte la main au collier de grosses perles blanches qui ceint son cou maigre et un peu fripé.

- En tout cas, la lecture de Ferdinand Fabre dans le Bouillot est bien plus intéressante pour les enfants que celle de Michelet dans le Mironneau. Michelet qualifie le châtaignier de «sobre et courageux végétal» - reprenez-moi si je me trompe - ce qui est vrai, sans nul doute. Eh bien, mon ami, demandez donc, en questions, à vos certificats pourquoi le châtaignier est sobre et courageux. Et vous verrez que rien n'est moins clair dans leur esprit. Ces choses sont bien abstraites pour des enfants de douze ans. A propos du séchoir à châtaignes, donc du châtaignier, Ferdinand Fabre parle longuement et justement de la vie des Cévenols, telle qu'elle était il n'y a guère, telle qu'elle est encore pour la moitié des foyers de Saint-Pierre-du-Mont. Vous, bien sûr, dans la vallée, vous êtes plus modernes…

-:-

Disparition de Bernard Gèze

Nous avons appris avec tristesse le décès, en décembre, de Bernard Gèze, Professeur Honoraire à l'Institut National d'Agronomie et Membre d'Honneur du Club Cévenol, Grand Médaillé de notre Association en 1988. Un hommage lui sera rendu dans un prochain numéro de «**Causses et Cévennes**». Le Club Cévenol adresse ses sincères condoléances à ses proches.

-:-

Ferdinand Fabre
L'Insatiable Vagabond - 1827-1898

(Document édité par la Ville de Bédarieux, juin 1992)

Touriste
Un large rayon d'or brille sur les collines,
Du sein des flots profonds l'astre vient de sortir ;
Le ruisseau coule au loin ses ondes cristallines :
Que fais-tu, voyageur ? Il est temps de partir.
Ferdinand Fabre, 1853.

Un chemin parcouru…

Ferdinand Fabre est né le 9 juin 1827 à Bédarieux où il passa sa jeunesse ; il faisait souvent l'école buissonnière avec son ami Gaffarot, parcourant les montagnes à rechercher les cèpes, les truffes noires, à épier les oiseaux, le gibier… Les résultats scolaires furent désastreux et ses parents l'envoyèrent à Camplong, chez son oncle (curé de la paroisse). Les résultats ne furent pas meilleurs, d'autant plus que c'est là qu'il ressentit ses premiers émois amoureux auprès de la jeune et espiègle «Merlette».

Personne ne pouvait penser que ces années de vagabondage seraient le ferment de ses œuvres futures. Mais cela ne faisait pas l'affaire de ses parents, et surtout de Tante Angèle, qui le destinaient à la prêtrise. Ils l'envoyèrent au Petit Séminaire de Saint-Pons ; là il connut les règles, l'injustice et le poids de la sévérité ; il s'y plia mais il en conserva toujours l'empreinte… empreinte qui se retrouve dans ses œuvres «**Ma Vocation**», «**Monseigneur Formose**».

Ensuite il ira au Grand Séminaire à Montpellier, mais sa vocation l'appelait ailleurs ; il revoyait Bédarieux, ses montagnes (ses chères Cévennes), Pascalette, la fille du sonneur de cloches de Saint Alexandre, Merlette de Camplong… Pris de nostalgie, en fin d'internat il écrivit à sa mère, en termes très touchants, qu'il ne se sentait pas prêt à prendre un engagement religieux ; sa mère vint le chercher et il resta quelque temps à Bédarieux.

En 1849, il monta à Paris. Les débuts furent durs ; il s'inscrivit dans diverses études, mais le soir dans sa chambre il écrivait ses premières poésies («**Feuilles de lierre**»), puis son premier roman, «**Les Courbezon**», qui lui valut les éloges de Sainte-Beuve et fut couronné par l'Académie Française. La gloire était au rendez-vous…

Jules Claretie, de l'Académie Française, dira : «*Ce Balzac du clergé, qui peignit la charité de l'Abbé Courbezon et l'ambition de l'Abbé Tigrane, fut pour les Cévennes ce qu'une Georges Sand avait été pour le Berry*».

Marcel Prévost, Président de la Société des Gens de Lettres, dira à son tour : «*S'il n'était point né, s'il n'avait point écrit, notre littérature serait moins riche et le roman français compterait une province de moins*».

Hippolyte Taine, Anatole France, Alphonse Daudet et combien d'autres encore ont apprécié les œuvres de ce «*peintre cévenol aux souvenirs vivaces*» et lui témoignèrent un réel enthousiasme.

L'Académie Française devait lui ouvrir ses portes ; hélas, la mort le terrassa le 11 février 1898.

Deux monuments lui sont élevés, l'un à Paris aux Jardins du Luxembourg en 1903, l'autre à Bédarieux en

1906 sur la place qui porte maintenant son nom. La rue de la Digue où Ferdinand Fabre est né a été également rebaptisée.

Aujourd'hui, le fonds Ferdinand Fabre est à Bédarieux.

Dans cette belle Maison des Arts (que son père avait construite et qui a été l'hôpital de la ville durant de nombreuses années) nous avons pu reconstituer le bureau de la Bibliothèque Mazarine dont il a été le Conservateur pendant quinze ans.

Nous remercions très chaleureusement la famille de Ferdinand Fabre qui, ayant été très sollicitée par la Bibliothèque Nationale de Paris et par certaines grandes villes, donna la préférence à Bédarieux.

Merci également à Monsieur Taillades de Riols qui nous donna de nombreux documents et objets qui ont appartenu à la famille de Ferdinand Fabre.

Un grand merci à Monsieur Martinez, Maire de Bédarieux et Conseiller Général, pour ses encouragements, ses nombreuses interventions pour obtenir ce fonds, et pour toutes les facilités qu'il nous a octroyées afin d'arriver à cette réalisation.

Au début, pour Pierre Maraval et nous, c'était un grand rêve, un rêve réalisé par le soutien de tous. Merci.

Monsieur et Madame CABROL.

***

Le monument à Bédarieux. Diapo William ROUGER

L'œuvre de Ferdinand Fabre appartient à la littérature romanesque du XIXe siècle et plus particulièrement à l'histoire de l'écriture languedocienne. Connu en son temps par ses ouvrages mais aussi ses fonctions - bibliothécaire de l'Institut - sa création et sa vie sont aujourd'hui mises en lumière grâce au dépôt de ses papiers personnels à la Mairie de Bédarieux par Jacques Duviard, son arrière-petit-fils.

Sa famille contribue ainsi à mieux le faire connaître dans sa région natale et, nous l'espérons, dans la France entière.

Le fonds privé est essentiellement composé de manuscrits et de leurs brouillons d'ouvrages imprimés, de correspondance et de coupures de presse concernant son œuvre. Apparaissent alors la création purement littéraire aux côtés des relations humaines et professionnelles.

Celle-ci, parfois hésitante, comme l'attestent les petites notes manuscrites et les premières ébauches, est guidée par une seule et même préoccupation : faire connaître la vie quotidienne dans les rudes et attachantes Cévennes, faire connaître la vie qu'il a réellement connue autrefois au séminaire. Thèmes dont Jules Lemaître (1) dit : «*La matière était presque intacte ; je ne vois guère que "Le Curé de Tours" de Balzac où elle eût été déflorée*».

Cadre rustique et vie cléricale se mêlent souvent ou se succèdent au fil des romans. Lemaître le qualifie dès lors de «*peintre excellent*», ajoutant : «*Pour moi, je ne serais pas étonné que l'œuvre candide, sévère et un peu fruste de ce Balzac du clergé catholique et des paysans primitifs restât comme un des monuments les plus originaux du roman contemporain*» (2).

La bonté, la droiture de Ferdinand Fabre jaillissent à la lecture de sa correspondance et de ses notes personnelles. Sa simplicité, malgré les honneurs reçus et l'entourage célèbre qu'il côtoie et qui le flatte, est omniprésente.

«*Cévenol, croyant et modeste*», ainsi peut-on décrire l'écrivain. Ces trois qualificatifs guident sa vie qui s'arrête - selon la presse de l'époque - à la veille d'être élu à l'Académie Française.

Les grandes lignes de sa vie ont déjà été tracées dans le «**Dictionnaire de Biographie Française**» de Roman d'Amat (3).

Né à Bédarieux en 1827, il est destiné depuis son enfance au sacerdoce. Mis en pension chez un oncle

curé de campagne, il entre au séminaire de Saint-Pons, puis en 1847 à celui de Montpellier. Il le quitte au bout d'un mois, conscient de ne pas être fait pour la prêtrise, et s'installe à Paris «*pour étudier*». Précepteur, étudiant en médecine, il essaie d'écrire.

En 1853, le Vicomte de Richemont le remarque et le fait nommer Inspecteur des Bibliothèques de Caen. Il épouse en 1857 Hermance de Beauregard, se réinstalle à Paris et y fréquente écrivains et artistes. En 1880 il entre au Comité de la Société des Gens de Lettres et, trois ans plus tard, est nommé Conservateur de la Bibliothèque Mazarine, fonction dont il démissionne en 1893.

Il se consacre alors à l'écriture et à sa candidature à l'Académie Française jusqu'à sa mort en 1898.

La première partie du fonds Fabre (4) est consacrée aux éléments de biographie. Ceux-ci sont d'ailleurs assez modestes. On a peu de témoignages sur des activités particulières à l'écrivain et qui pourraient apporter un éclairage nouveau sur sa personnalité. Peut-être des papiers ont-ils été égarés, à moins que sa modestie ne l'ait contraint à les éliminer.

La seconde partie regroupe toute la correspondance (5). Le réseau épistolaire s'étend loin hors de la France. Parmi les correspondants étrangers, plusieurs femmes, dans une langue bien maîtrisée, expriment leur admiration à l'auteur de leurs romans préférés : des Etats-Unis, d'Allemagne, mais aussi de Norvège, viennent les lettres les plus touchantes.

Vient ensuite le long cortège des correspondants français. Il permet de mieux connaître quelques-uns de ses contemporains. L'entourage de Ferdinand Fabre compte parmi les plus illustres personnages de cette fin du XIXe siècle.

Au-delà des relations formelles liées à ses fonctions et au fauteuil académique qu'il brigue, des liens sincères apparaissent dans ses échanges épistolaires : Laurens (6), l'ami bédaricien de toujours, le représente dans sa toile «**La mort de Geneviève**» et forme dans ses ateliers les grands rénovateurs de l'art 1900. Daudet (7), Zola (8), Antonin Mulé (9) qui met toute son énergie à faire publier en feuilleton dans les revues littéraires et **Le Figaro** les romans de son ami.

La correspondance reçue par Hermance Fabre, son épouse, est également ici rassemblée. Très proches l'un de l'autre (10), ils ont les mêmes préoccupations, la même vision des choses et de la carrière d'écrivain candidat à l'Académie Française. Hermance, d'ailleurs, se substitue souvent à Ferdinand Fabre, trop occupé ou souffrant, pour répondre aux amis, solliciter une aide de tel ou tel fonctionnaire... On pourrait évoquer sans fin cette correspondance riche en information, avec laquelle on a conservé les brouillons des réponses esquissées par l'un ou l'autre.

Ce lien émouvant entre les époux perdure au-delà de la mort de Ferdinand Fabre. Ainsi, Hermance, devenue veuve, s'interroge-t-elle et alerte-t-elle ses meilleurs conseillers quand on lui propose d'adapter «**Xavière**» à la scène (11).

Puis vient sa documentation personnelle (12). Notes manuscrites, cahier de correspondance tenu par Hermance Fabre (13). A nouveau l'on rencontre ce souci constant d'aider son mari.

Parmi les documents imprimés, on trouvera une importante presse : une part est relative à sa candidature à l'Académie Française (14). L'autre est sans relation directe avec son œuvre (15), conservée pour sa qualité, en particulier les «**Figaro**» de la Mi-Carême 1883.

La quatrième partie est dédiée aux Hommages (16) que ses contemporains publient : une presse importante, collectée avec soin, et quelques revues évoquent sa vie et son œuvre.

Surtout, Paris et Bédarieux érigent un monument afin que ce «*Fils de Languedoc*» (17) ne sombre pas dans l'oubli, tandis qu'un prix littéraire lui est consacré en 1900 (18).

La cinquième partie regroupe les œuvres de 1848 à 1898 (19). L'importance des manuscrits permet à l'historien et à l'amateur de découvrir les méandres de la créativité littéraire : notes complémentaires, rajouts, ratures donnent vie à ces futurs romans imprimés.

Tous ne sont d'ailleurs pas ici archivés. Manquent notamment (20) : «**Mademoiselle Abeille**», éditée en 1887 par Jouaust et Sigaux dans la «**Petite Bibliothèque Française**», «**Une Fleur, une Femme**», nouvelle citée en 1908 dans la revue «**La Vie Heureuse**», «**Le Bercail**» paru en feuilleton dans «**L'Ami du Peuple**» en 1929 et resté inachevé, «**Le Prince des Ténèbres**» dans «**La Presse**»,«**Madame Fuster**» dans «**L'Express**», «**Germy**»...

La pénultième partie de ce fonds rassemble les critiques littéraires concernant les romans publiés. Quelques coupures (21) et de grands articles (22) renseignent le lecteur sur l'opinion que se fait la presse littéraire de son contemporain.

Enfin, la dernière rubrique de ce fonds est consacrée à la conservation des documents de Ferdinand Duviard, dépositaire de ces archives. Ses notes personnelles (23) ayant permis l'élaboration de sa thèse biographique (24) ont un rôle essentiel, car il a ainsi analysé la correspondance et les notes de son grand-père et aussi interrogé sa propre mère sur les événements familiaux ou professionnels de l'écrivain.

La documentation du professeur de Lettres est également constituée pour une grande part de coupures de presse et de journaux évoquant, par exemple, la publication d'œuvres posthumes qu'il a lui-même préfacées. «**Monseigneur Formose**» est la plus célèbre.

Fonds privé de petite taille, les archives Ferdinand Fabre n'en sont pas moins riches par l'éclairage qu'elles apportent sur l'homme brillant, inventif, mais trop modeste quelque peu tombé dans l'oubli.

Son histoire se mêle à celle de la littérature de son siècle qui reste - on ne peut mieux le démontrer - en partie à écrire.

*

Notes :

1. Jules Lemaître, revue «**Les Contemporains**», 1902, 2e série, p.330.
2. Jules Lemaître, op. cit.
3. «**Dictionnaire de Biographie Française**», Roman d'Amat, Paris, 1973.
4. Fonds Fabre 1, 2, 3.
5. Fonds Fabre 46.
6. Fonds Fabre 27.
7. Fonds Fabre 73.
8. Fonds Fabre 52.
9. Fonds Fabre 91 «Poèmes à Mancette», 78 «**Lettres de F. Fabre à H. Fabre**».
10. Fonds Fabre 32.
11. Fonds Fabre 32.
12. Fonds Fabre 84 à 87.
13. Fonds Fabre 84.
14. Fonds Fabre 86, carton n° 2.
15. Fonds Fabre 87, carton n° 2.
16. Fonds Fabre 88, 89.
17. «**Un fils de Languedoc, F. Fabre**», Pierre Brun, Paris, Nathan, 1904.
18. Fonds Fabre 88.
19. Fonds Fabre 90 à 132.
20. D'après «**Le Dictionnaire de Biographie Française**» de Roman d'Amat, t. XIII, 1973, dont la liste des ouvrages n'est pas exhaustive.
21. Fonds Fabre 133.
22. Fonds Fabre, carton n° 1.
23. Fonds Fabre 136.
24. Fonds Fabre 137, 138.

***

Bédarieux retrouve sa mémoire

Récemment classées, inventoriées et mises à la disposition du public, les archives de Ferdinand Fabre contribuent à l'évocation de l'homme de lettres et de l'homme, tout simplement, qu'il fut. Elle donne vie au cabinet de travail présenté à la Maison des Arts de Bédarieux ; elle permet de prendre la mesure de l'attachement de l'écrivain à son pays natal et l'ampleur de son réseau de correspondants littéraires.

L'Histoire saura gré aux descendants de Ferdinand Fabre d'avoir préservé l'intégrité de ses archives littéraires personnelles ; elle saura gré aussi à la Municipalité de s'être donné les moyens, avec le concours des services du Conseil Général de l'Hérault et du Ministère de la Culture, d'accueillir dignement ce dépôt d'intérêt exceptionnel pour Bédarieux.

Autant, en effet, un ensemble constituant «fonds d'archives» est intéressant pour l'historien autant l'autographe, la pièce isolée signée, recherchée, certes, est d'un apport limité pour la connaissance du passé.

Or ici le lecteur, amateur et spécialiste, dispose à la fois d'un véritable fonds et d'une collection prestigieuse d'autographes.

Correspondances, manuscrits, photographies, journaux et revues du temps éclairent l'époque et le milieu provincial et parisien dans lequel vécut Ferdinand Fabre avec ses espoirs, ses ambitions, ses satisfactions, ses déceptions.

Cette opération, faite d'efforts convergents en faveur du patrimoine écrit, est parfaitement exemplaire de la prise de conscience et du souci croissant des collectivités territoriales pour leur patrimoine culturel.

Elles ont appris à l'apprécier, à le conserver et à le valoriser comme un élément déterminant de leur personnalité voire de leur originalité. Elles assument, ce faisant, les nouvelles responsabilités qui leur incombent depuis la Décentralisation. Il convient de les y aider, de les encourager et de les en remercier.

Agnès PARMENTIER
Conservateur Général
Directeur des Archives de l'Hérault.

-:-

Pierre-Auguste Cot - 1837-1883

En l'année 1837, dans le petit bourg manufacturier de Bédarieux, dans un modeste logis du faubourg de la Croix, un enfant vint au monde que rien ne désignait pour éclairer sa route.

Les parents, Etienne et Justine Cot, vivaient très modestement d'un maigre salaire de contremaître filateur.

En grandissant, l'enfant manifesta prématurément d'un don exceptionnel pour le dessin, si bien que son instituteur, étonné de ce précoce talent, fit part de ses impressions au maire de Bédarieux, Monsieur Théron, lequel, par la suite, fit voter par le conseil municipal une bourse grâce à laquelle il fut admis à l'Ecole des Beaux Arts de Toulouse, où il rencontra celui qui devait devenir son ami : Jean-Paul Laurens.

Ils devaient tous deux remporter le plus vif des succès qui se traduisait par des notes prestigieuses avec éloges du jury. Notes et épreuves qui les conduisirent tous deux aux portes, grandes ouvertes, de l'Ecole Nationale des Beaux Arts de Paris.

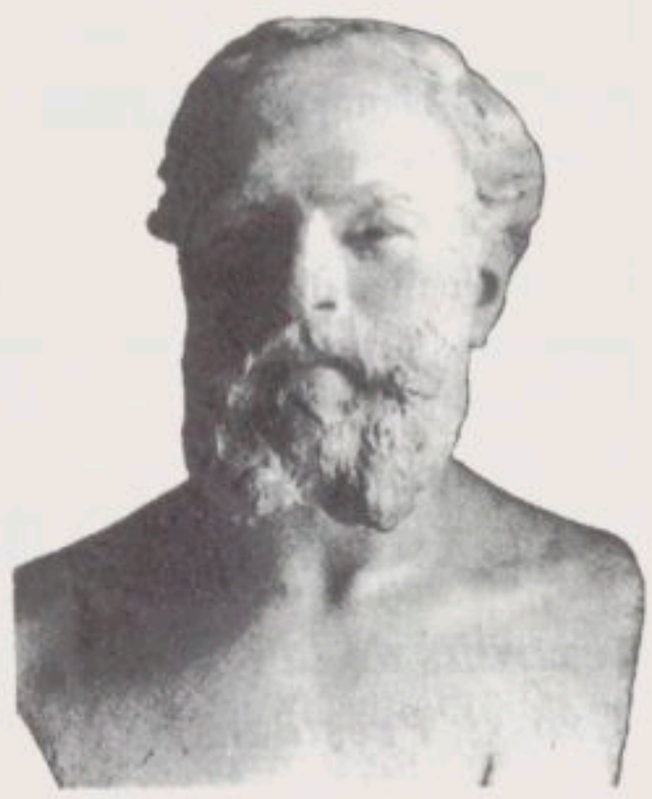
Les deux amis subsistèrent tant bien que mal de leur modeste pension et furent les heureux lauréats de nombreux concours.

Pierre-Auguste Cot entra par la suite dans l'atelier d'un peintre presque son concitoyen, puisqu'il s'agissait d'Alexandre Cabanel, le Montpelliérain. Il travailla également sous l'égide de William Bouguereau, qui fut pour lui un maître et devint un ami. Les deux maîtres, très célèbres dans le Tout Paris mondain et artistique, aidèrent par leurs éminentes relations le jeune élève qui, par de nombreux portraits exécutés avec talent bien qu'académiques, comme le voulait l'époque, fit connaître peu à peu son nom. Parallèlement et sur le conseil de ses précepteurs, il envoya les premiers œuvres qu'il jugea dignes au Salon des Artistes Français.

En l'année 1868, il tomba amoureux et épousa Juliette Duret, fille du sculpteur célèbre, déjà disparu, et d'autre part arrière-petite-fille (par sa mère, Clémentine Turquas épouse Duret) de Cherubini, le célèbre compositeur italien.

Voici donc, en même temps que les réels sentiments issus de ce mariage, les portes ouvertes sur de grandes perspectives mondaines.

Son talent, devenu notoire, et ses nombreuses et nouvelles relations firent de lui un peintre connu et réputé dont toute la noblesse de l'époque se disputait les portraits - au détriment peut-être de quelques créations historiques ou mythologiques qui n'en furent pas moins des «chefs d'œuvres académiques», tel le *«Prométhée enchaîné»* ou plus tard *«Elisabeth de Hongrie soignant les malades»* - tableaux par lesquels il commençait, enfin, à personnaliser son talent.



En dehors d'une multitude de portraits, dont celui de son épouse Juliette, il offre une nouvelle composition, *«Le Printemps »* ou *«L'Escarpolette »*, dont le succès fut remarquable et tiré en multiples reproductions sur papier, sur soie ou même sur plaque émaillée. L'original est aujourd'hui en Amérique.

«Le Printemps» fut suivi quelques années plus tard par *«L'Orage»* qui obtint un égal succès.

Désormais célèbre, Cot fréquenta tous les grands salons ; à cette époque il fut décoré de la Légion d'Honneur. Ce fut l'époque bénie où il entra dans sa gloire et où il peignit le portrait de son blond petit garçon, William, sous l'appellation *«Papa, je pose»*, l'un des chefs-d'œuvre de la Maison des Arts de Bédarieux.

Ce fut l'époque bénie, enfin, où l'artiste commença à se détacher de l'emprise de ses maîtres, Cabanel ou Bouguereau, pour trouver une voie plus personnelle qui ne le le séparera pas de son académisme mais qui le distinguera parmi tous.

Sa *«Mireille»* au Musée Fabre de Montpellier en est un vivant exemple.
Ce n'est que plus tard, vers les années 1883, qu'il peignit dans son atelier du Mas Tantajo à Bédarieux la *«Sainte Elisabeth de Hongrie soignant les malades»*, toile hélas restée inachevée.

C'est au Mas Tantajo que le peintre et son épouse recevaient leurs amis: le sculpteur Antonin Merère, l'écrivain Alphonse Daudet et Charles Buloz, directeur le la «**Revue des Deux Mondes**» - dont il fit le portrait de l'épouse, aujourd'hui à la Maison des Arts de Bédarieux. Il recevait également son ami et conci-

toyen, l'écrivain Ferdinand Fabre, le Chantre des Bergeries et Pastorale des Monts d'Orb, conservateur de la Bibliothèque Mazarine.

Son Mas Tantajo, son grand atelier bédaricien, il n'en jouira que très peu de temps.

Une grave maladie, aussi grave que spontanée, la phtisie vraisemblablement, ajoutée à de fréquents ennuis hépatiques dont le peintre souffrait déjà, devait l'emporter vers la mort le 2 août 1883 à l'âge prématuré de 46 ans.

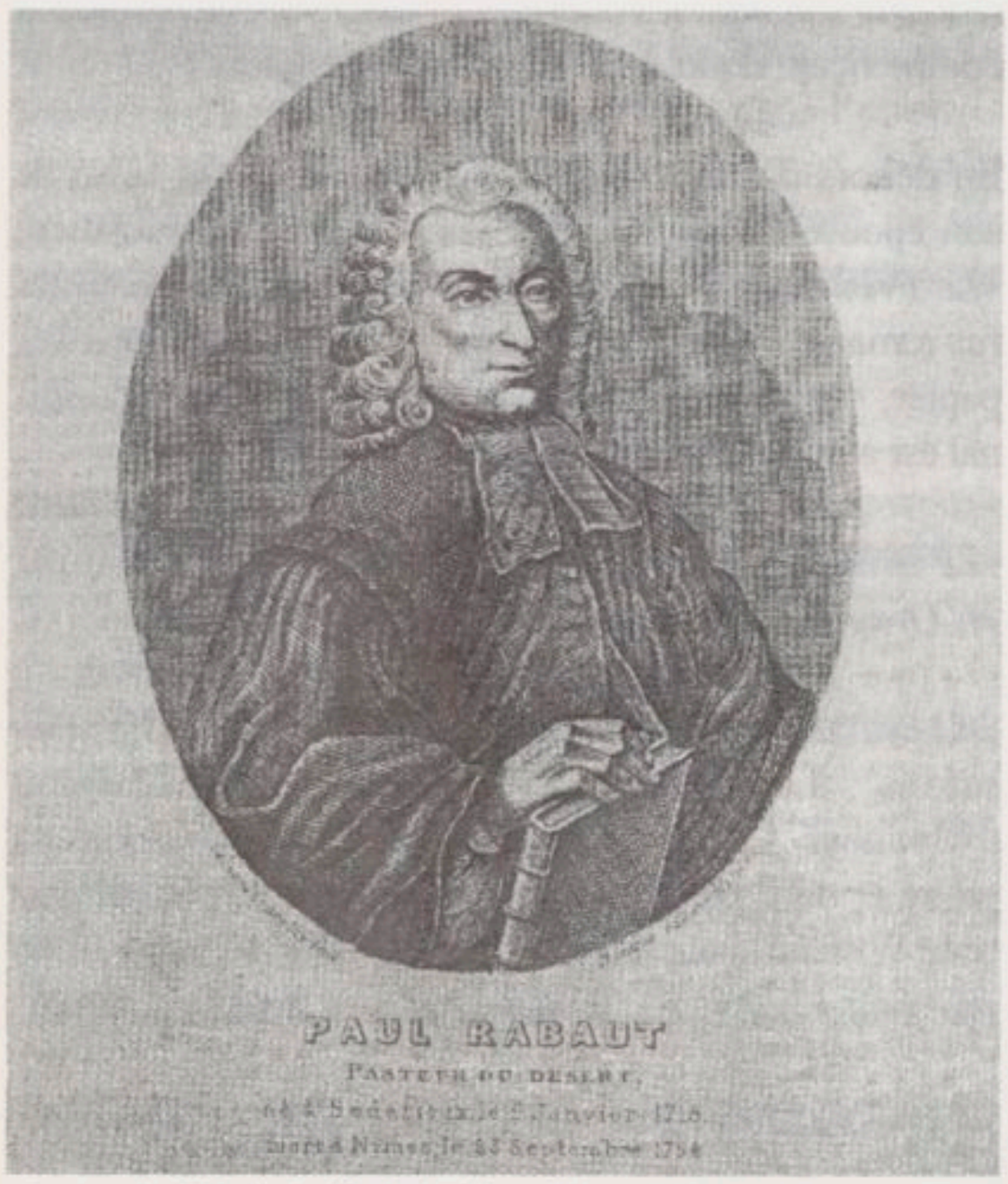
Il repose à Paris, au cimetière du Père Lachaise, dans le tombeau familial où le grand sculpteur Duret, son beau-père, l'avait précédé.

Pierre MARAVAL

-:-

Un enfant de Bédarieux, Paul Rabaut

(extraits de la conférence donnée à Bédarieux le 23 septembre 1994 par le Pasteur Roger Grossi, Président de la Société d'Histoire du Protestantisme de Nîmes et du Gard, pour le bicentenaitre de la mort du Pasteur Paul Rabaut.)



*Gravure du XIX*e siècle. Musée du Vieux Nîmes

1715 - Quelques jours avant la mort de Louis XIV (21 août 1715), Antoine Court, celui que nous appelons le *Restaurateur du Protestantisme Français*, réunit à Monoblet, dans le Gard, le premier Synode *«du Désert»*. Paul Rabaut n'est pas encore né, mais sa famille participe secrètement à ce combat.

Après avoir travaillé sans relâche dant tout le Languedoc et dans les Cévennes, sa tête étant mise à prix, Antoine Court jugera nécessaire de s'arracher au combat caché pour s'installer à Lausanne.

Nous voici arrivés au temps où commencent les événements qui concernent la famille Rabaut de Bédarieux et notre héros.

La vie et le ministère de Paul Rabaut.

1718 - Le 29 janvier 1718, un enfant nommé Paul naît dans la modeste, honnête et pieuse famille d'un artisan drapier de Bédarieux. Le couple, Paul Rabaut et Marie Jean, a été béni dans l'une des églises catholiques de la ville ; le jeune Paul, leur fils, est baptisé par le curé de la paroisse Saint-Alexandre, l'Abbé Pagès.

Nous nous trouvons apparemment en présence d'une famille catholique fidèle soumise aux ordonnances royales. Mais nous verrons qu'elle appartient au peuple opprimé.

Nous avons interrogé deux historiens locaux pour tenter de discerner comment les choses se passaient dans la région et plus particulièrement à Bédarieux en une période où, officiellement, il n'y avait plus de protestants en France.

Roger Allaire a écrit son «**Histoire de Bédarieux**» en 1911. L'ouvrage a été réédité chez Lacour à Nîmes en 1990. Et, beaucoup plus récemment, le Docteur Jean Salvaing a édité son riche et volumineux ouvrage, «**Quatre Siècles de Protestantisme à Montagnac**» (en 1992).

Ils nous rappellent tous deux que des Colloques Réformés ont eu lieu à Bédarieux à la fin du XVIe siècle, en 1597, 1598 et 1599, et qu'après la prise de la ville par l'armée royale en juillet 1622 - la ville était alors tenue par les protestants - les remparts furent détruits.

Désormais, la vie devint plus difficile pour les protestants, pourtant nombreux dans la cité. L'activité manufacturière très forte (draps, tannerie, cuirs, mou-

lins à grains) correspond bien au dynamisme coutumier aux populations protestantes.

Au XVIIIe siècle, en avril 1745, un «*Mémoire*» de l'Assemblée du Clergé de France indique l'importance des entreprises des religionnaires dans le Languedoc et, en particulier, à Bédarieux, ce qui doit entraîner une surveillance accrue et exiger de lourdes amendes.

1720 - Dans une note «*B*» de son ouvrage, Allaire précise qu'à partir de 1720, alors que Paul Rabaut a deux ans : «*Les protestants essayèrent de se réunir à nouveau et de reprendre leurs exercices religieux. Plusieurs des ministres originaires de Bédarieux prirent la tête de ce mouvement : Viala, Rabaud (avec un D), Pradel, dit Vernazobre, furent de ceux-là. Pradel même joua un certain rôle dans l'histoire religieuse de ce temps. Il fut l'un des rénovateurs de la Réforme du XVIIe siècle.*» Il serait né dans la Maison Roques, rue des Aires (page 228).

Allaire ajoute : «*De 1730 à 1755, les protestants se réunirent à nouveau en Synodes, et à Bédarieux le rendez-vous des assemblées clandestines était donné la veille avec une grande prudence, le lieu de réunion coutumier étant "aux rochers du canal de Philip".*»

Sans nul doute, le Rabaud cité parmi les prédicants est notre Paul Rabaut, mais il n'aurait pu intervenir qu'après 1735. Nous ne savons rien du militantisme de son père, comme prédicant. Mais l'enfant a grandi au cœur d'une famille et au sein d'un peuple pour lesquels le service de Dieu est premier.

Sa vocation.

1718-1734 - l'enfance. De la jeunesse de Paul Rabaut un seul fait nous est parvenu. Son premier maître d'école l'avait surnommé le «*Ministre de Charenton*». Pourquoi ? sans doute connaissait-il le protestantisme de sa famille. Charenton, c'était la paroisse à Ablon, près de Paris, où se réunissait la noblesse protestante. Ce temple fut, lui aussi, détruit les 23/27 octobre 1685... Etait-ce le caractère grave de l'enfant, son air studieux et sa piété qui ont frappé l'instituteur et lui ont fait pressentir sa future vocation ?

1734 - Tout se décida pour lui au cours d'une nuit fraîche et pluvieuse du printemps 1734. C'était la nuit tombée, après le passage des soldats du guet. La maison étant bien close, le père de famille a réuni, comme chaque soir, enfants et épouse autour de la table pour la prière du soir. La Bible est sortie de sa cachette. Eclairé par la vieille lampe romaine, le père a commencé la lecture, lorsque quelqu'un frappe au volet. La Bible rejoint son lieu secret... à tout hasard ! Mais le visiteur est bien connu ! C'est Jean Betrines, pasteur du désert, épuisé et trempé, qui vient chercher refuge.

Après l'avoir réchauffé et restauré, une longue conversation s'engage qui porte sur la vie des communautés, les dernières arrestations, la nécessité de trouver de jeunes proposants pour remplacer les pasteurs saisis et livrés à la mort, à Montpellier ou à Nîmes.

Le jeune Rabaut écoute ; déjà son ami Pradel est parti. Silencieux, il entend ses parents déclarer qu'ils seraient heureux de voir un jour l'un de leurs enfants s'engager au service des Eglises sous la Croix. Le lendemain matin, l'adolescent (il a 16 ans) apporte son petit déjeuner au visiteur. Il le prie de retarder son départ jusqu'au soir ; cela lui permettrait de préparer son bagage, car il a décidé, si du moins le pasteur accepte de l'accueillir, de partir avec lui pour apprendre comment servir Dieu et son peuple.

1739 - Entouré d'un certain nombre de ses amis proposants, il épouse Magdeleine Gaidan, lors d'une Assemblée, le 30 mars 1739. Le mariage est célébré par le pasteur Barthélémy Claris. Les témoins, par prudence, ne furent pas cités. Par ce mariage, il entre dans une famille engagée du protestantisme nîmois.

Dès le soir des noces commence pour le couple la vie dangereuse au service de Dieu. Il faut la foi, l'amour et la jeunesse pour choisir et entrer dans ce chemin. Huit enfants naîtront, dont trois fils seulement survivront aux difficiles conditions d'existence que leur réserveront les persécuteurs. (1)

1740 - Alors que Magdeleine attend son premier enfant, le 9 juin 1740 le Synode du Languedoc décide d'envoyer Paul Rabaut compléter sa formation théologique à Lausanne. Il n'y passera que six mois, mais combien essentiels pour lui et pour Antoine Court, dont il restera le fidèle ami et à qui il adressa de nombreuses lettres.

1741 - Le Synode le prie de reprendre son ministère à Nîmes. Le 19 février 1741, il est de retour à Nîmes comme pasteur consacré.

1743 - Paul Rabaut a été nommé pasteur à Nîmes en 1743. Il y poursuivra son ministère jusqu'à sa mort en 1794.

1746 - Dans une lettre adressée à Lenain, Intendant du Languedoc, Paul Rabaut explique le sens de son ministère : «*En me destinant à exercer le Ministère dans ce Royaume, je n'ai pas ignoré à quoi je m'exposais ; aussi, me suis-je regardé comme une victime dévouée à la mort. J'ai cru faire le plus grand bien dont j'étais capable, en me dévouant à l'état de pasteur. Les protestants étant privés du libre exercice de leur religion, ne croyant pas pouvoir assister aux exercices de la religion romaine, ne pouvant avoir les livres dont ils auraient besoin pour s'instruire, jugez, Monseigneur, quel pourrait être leur état s'ils étaient absolument privés de pasteurs. Ils ignoreraient leurs devoirs les plus essentiels ; ils tomberaient, ou dans le fanatisme source d'extravagance et de désordre, ou dans l'indifférence et le mépris de toute religion.*»

«*Ainsi,*» dit l'historien, G. de Félice, «*Paul Rabaut, dont la tête fut mise à prix successivement à 6.000, 10.000, 20.000 livres et que des lois condamnaient à mort, servit plus que personne à détourner les populations protestantes des conseils désespérés, et aucun Français peut-être, dans tout le XVIIIe siècle, n'a été plus utile à son pays. Non seulement dans les Synodes, il maintenait l'autorité d'une sage discipline, mais encore dans les entrevues particulières, il ne se lassait pas de recommander l'obéissance aux lois et aux magistrats, n'admettant d'autre exception que celle d'adorer Dieu selon sa conscience.*»

1794 - Mais le vieux pasteur, Monsieur Paul, comme on l'appelle en ville, n'est pas au bout de ses peines. Jean-Paul est tombé en 1793, victime de la Terreur, et voilà que l'envoyé de la Terreur à Nîmes, le sinistre Borie, prie Paul Rabaut de renoncer à sa foi et à son ministère de pasteur ! Celui qui, pendant 50 ans, a regardé en face le gibet réservé aux prédicants du «Désert», va-t-il se soumettre, va-t-il déshonorer ses cheveux blancs devant l'échafaud révolutionnaire ?

Arrêté, malgré ses infirmités, Paul Rabaut, juché sur un âne, est conduit au Fort. Calme, il console les malheureux captifs qui attendent la mort. La fin de la Terreur et la mort de Robespierre l'arracheront, lui et ses deux fils, à la prison.

Mais trop usé pour supporter cette dernière épreuve, Paul Rabaut mourra quelques jours après son retour dans sa maison, le 25 septembre 1794. Il y sera enterré à même le sol dans la cave, avant qu'un caveau y soit construit pour recueillir ses os.

C'est là que les visiteurs peuvent encore aujourd'hui aller saluer ce grand Témoin de l'Evangile.

Pour terminer, donnons-lui la parole.
Souvenez-vous, le 14 mars 1790, l'Assemblée Nationale vient d'appeler Jean-Paul Rabaut Saint-Etienne à la Présidence. Le fils, heureux, envoie à son vieux père un message respectueux : «*Mon Père, le Président de l'Assemblée Nationale est à vos pieds et vous salue.*»

Voici la réponse du vieux lutteur à son fils Rabaut Saint Etienne :

«*A mes pieds ! Non, mon cher fils, jette-toi aux pieds du Seigneur qui nous a regardés dans sa miséricorde et a dirigé les choses de manière que la France nous donne, dans ta personne, une brillante satisfaction pour les maux sans nombre dont elle nous a accablés. Oui, cette leçon est forte et cette révolution est surprenante. Lorsque j'errais en proscrit dans nos montagnes pensant à toi et à tes frères et à tes sœurs et me disant que demain peut-être vous seriez orphelins, arrachés des bras de votre mère et perdus pour moi pour toujours, si Dieu lui-même m'eût prédit ce qui arrive aujourd'hui, je ne sais pas si je l'aurais cru.*
«*Car, pour que cela arrivât, il ne suffisait pas que notre foi cessât d'être persécutée, il fallait que la royauté fût brisée et la France avec elle. Et toi-même, te fais-tu encore illusion sur tout cela ? Crois-tu réellement que la vraie liberté puisse sortir de cette révolution ? Cela pourra arriver dans l'avenir, et encore....*
«*La France ne sera libre que lorsqu'elle se sera donnée à Celui-là seul qui affranchit... Et Celui qui affranchit - il faut que la France le sache bien - n'est ni Rousseau, ni Voltaire, ni le Pape.*»

*

(1) N.D.L.R. Les trois garçons nés du mariage de Paul Rabaut et de Magdeleine Gaidan (1714-1787) reçurent des surnoms qu'ils garderont toute leur vie : *Saint-Etienne* pour Jean-Paul, l'aîné, *Pomier* pour Jacques-Antoine, le cadet, *Dupui* ou *Rabaut le jeune* pour Pierre-Antoine, le troisième. Sur cette illustre famille du protestantisme au XVIIIe siècle, il faut lire les actes du colloque de Nîmes : **Les Rabaut, du Désert à la Révolution**, Les Presses du Languedoc, 1988, 142 pages.

-:-

Portrait express d'Eugène Vaillé Fondateur du Musée Postal à Paris

Quand on évoque le Musée Postal - installé rue Saint-Romain, à Paris, dans ce petit bijou du XVIIIe siècle que constitue l'Hôtel Choiseul-Praslin (1) - un nom vient immédiatement à l'esprit : Eugène Vaillé.
Né à Bédarieux (Hérault) le 10 août 1875, neveu du romancier Ferdinand Fabre qui, au siècle dernier, fut un peintre remarquable de la vie des prêtres et des paysans des Cévennes et a laissé de belles études de mœurs (c'est ce qui explique sans doute le goût précoce d'Eugène Vaillé pour la littérature), il fait ses études aux facultés de Montpellier et de Lyon, dont il sort docteur en droit avec une thèse de quatre cents pages sur «**La coalition ouvrière et les grèves**». Il collabore à des revues de jeunes et entre dans l'administration des P.T.T. où il occupe pendant de nombreuses années le poste de bibliothécaire au ministère.

En dehors de son service, il déploie une grande activité littéraire, donnant des articles à des journaux et périodiques tels «**Germinal**», «**Messidor**», «**Le Parlement et l'Opinion**». Après la guerre de 1914-18, il devient rédacteur en chef de «**Panurge**», revue d'échos où il publie, entre autres, quatre cents «**Fables de ma Fontaine**» sous le pseudonyme de Jean de Coulanges. Pendant une dizaine d'années il est également rédacteur en chef de «**La France Thermale et Touristique**» où il se plaît à exalter les beautés de nos provinces. Puis ce sont encore d'autres ouvrages, dont les «**Contes de la Bella Donna**».

Mais ce n'est pas à ce titre que Monsieur Vaillé a droit à la reconnaissance des philatélistes.

Ayant remarqué que dans les grands ouvrages d'histoire il est rarement traité de l'influence de la poste sur l'existence des nations, influence qui porte aussi bien sur les relations politiques et économiques que sur la vie sentimentale et culturelle, il conçut, dès avant 1914, l'idée de son «**Histoire générale des Postes Françaises**».

Travail considérable, nécessitant des recherches ardues dans les archives des ministères et la constitution de dizaines de milliers de fiches de référence, dont il vient à bout grâce à une inlassable persévérance. Le manuscrit des dix-huit volumes que cette œuvre monumentale comportera est écrit. Il a été couronné par l'Académie Française ; les six premiers tomes ont paru et seules des circonstances pénibles, sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre, empêchent actuellement la parution des suivants.

En marge de cette «**Histoire**», il faut aussi citer «**Le Cabinet Noir**» (couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques), «**La Lettre et le Messager**» dans l'art et la miniature (ouvrage de grand luxe, richement illustré, tiré à vingt-cinq exemplaires). «**La Poste en France au milieu du XXe siècle**» (avec 24 gravures originales des douze graveurs du Timbre), «**Une Visite au Musée**» et «**L'Exposition Itinérante du Musée**» (consacrées au Musée Postal) et ses trois ouvrages de vulgarisation, édités dans la collection «**Que sais-je ?**», ce qui les met à la portée de tous les collectionneurs : «**Histoire du Timbre-Poste**», «**Histoire des Postes jusqu'à la Révolution**» et «**Histoire des Postes depuis la Révolution**».

Enfin, ainsi que nous l'avons dit en commençant ces lignes, l'œuvre a laquelle son nom restera à jamais attaché est la création du Musée Postal. Jean Mistier, ministre de P.T.T. en 1934, s'y était vraiment intéressé, mais c'est Georges Mandel qui, en 1936, en décida l'établissement. Pendant près de vingt ans, Eugène Vaillé y consacra tous ses instants et tous ses soins. Avec les faibles moyens dont il disposait, il en enrichit les collections avec amour pour en faire un musée digne d'un grand pays comme le nôtre et digne de la tradition des Postes Françaises, qui se sont appliquées à travers les siècles, avec une constance remarquable, à servir le public avec rapidité et sécurité.

C'est avec déchirement qu'il a dû quitter son bureau de la rue Saint-Romain. Retiré dans sa propriété de Riols, dans l'Hérault, il vit dans la paix des vingt-trois mille titres de sa bibliothèque et continue à mettre au point les deux volumes qu'il a écrits sur «**La Lettre Missive Droit Jurisprudence et Littérature**» et les trois tomes où est transcrite la «**Correspondance postale de Louvois**», fruit d'un travail de plusieurs années.

Décédé le 30 mai 1959, à l'âge de 84 ans, à Riols, à 40 kilomètres de Bédarieux. dès 1992, il devient la figure de proue de la Société Philatélique des 3 Vallées. Plusieurs hommages lui sont rendus grâce aux manifestations qu'organise la S.P.3.V.

*

Note (1) Voir l'article «*Le Musée Postal de France*» d'E. Vaillé, qui fut publié dans «**Le Monde des Philatélistes**» (décembre 1951). De nos jours, le Musée Postal se trouve domicilié 34, boulevard de Vaugirard à Paris.

-:-

Le chemin de fer à Bédarieux

Création de la ligne de chemin de fer : motivation économique et politique

Avec l'invention des locomotives à vapeur (1827-1837), le charbon était la seule source d'énergie ; il était donc naturel de pouvoir l'exploiter facilement et à moindre frais.

L'exploitation du charbon de Graissesac, peu connu en 1848, en raison de sa situation géographique, était coûteuse et limitée.

En 1850, une commission chargée d'expérimenter les différents charbons de la région pour les besoins de la Marine à Toulon décide que le charbon de Graissesac pourrait suppléer le charbon britannique de Newcastle et de Cardiff en qualité et en prix de revient, tout en préservant une indépendance en cas de conflit.

La conclusion de cette commission fut donc d'envisager la construction d'une ligne de chemin de fer de Graissesac à Béziers.

Le chemin de fer, en effet, en réduisant à 60 kilomètres la distance des mines de Graissesac à Béziers, permettait d'atteindre les portes de la Méditerrannée ou de l'Océan soit par le Canal du Midi, soit par la voie ferrée de Sète à Bordeaux (lettre du Ministre de la Marine du 2 juillet 1852).

De plus, dans la région traversée et avoisinante des mines de charbon se trouvent des gisements de minerais métalliques tels les cuivres de Lunas et du Bousquet d'Orb, les plombs sulfurés et argentifères de Villemagne, le zinc de Saint-Gervais-sur-Mare, l'asphalte et l'huile de pétrole de Gabian, les marbres de Laurens, les plâtres, chaux et bauxite de Bédarieux, les eaux thermales de Lamalou-les-Bains.

On comprend l'importance économique de cette ligne de chemin de fer qui allait permettre un essor de la région.

Réalisation de la ligne de chemin de fer

L'importance de ces mines de charbon et l'intérêt de leur développement tant pour l'industrie privée que pour l'autonomie de la Marine d'Etat avaient déterminé des études de réalisation.

L'étude du tracé et l'estimation des travaux furent terminées en mars 1852. Un groupe de financiers (Delfosse, Granier, Coutet et Orsi) obtint, par deux décrets du 27 mars 1852, la concession approuvée avec l'appui du Ministre Rouher.

Les travaux commencèrent aussitôt et après de nombreux contretemps (faillite des banquiers, inondations, épidémies de choléra), le 24 septembre 1857, les premières locomotives circulaient entre Béziers et Bédarieux.

De part sa situation géographique, au confluent des vallées de l'Orb (axe nord-sud) et du Jaur (vers l'ouest), la ville de Bédarieux, qui comptait 9.000 habitants en 1850, était destinée à devenir un important centre ferroviaire.

La section de la ligne au nord de Bédarieux jusqu'à Graissesac nécessita la construction d'ouvrages d'art importants, notamment le grand viaduc à la sortie nord de la ville.

Cet ouvrage, un des plus remarquables de la ligne, mesure 670 mètres de long et comprend 37 arches de 15,20 mètres d'ouverture ; son tablier s'élève à 23 mètres au-dessus de l'Orb.

Les travaux ont duré de juillet 1853 à juillet 1856.

L'inauguration eut lieu le 27 juillet 1856 en présence des plus hautes personnalités de la région.

La gare de Bédarieux

Inaugurée le 6 septembre 1858, la gare de Bédarieux était construite en bois et située au nord de la ville à l'extrémité du grand viaduc qui franchit la vallée de l'Orb.

En 1884, une importante modification du tracé de la ligne en raison du raccordement de la ligne Montpellier-Castres-Toulouse nécessita la mise en service d'une nouvelle gare.

L'ancien tronçon, après Petafy jusqu'au poste de l'Orb, a été fermé au trafic en 1940. Seul le grand viaduc servira pour la desserte de l'exploitation de la bauxite jusqu'en 1975.

L'actuelle gare, mieux placée pour l'installation des activités liées au chemin de fer, allait voir son trafic voyageurs et marchandises augmenter considérablement. Elle devint l'un des principaux pôles économiques des Hauts-Cantons du département.

La gare S.N.C.F. de Bédarieux. Photo. William ROUGER

En 1890, Mademoiselle Noémie Berthomieu, bédaricienne au grand cœur et possédant une fortune considérable, laissait en mourant à sa ville une somme de plus de un million de francs destinée à la construction d'un nouvel hôpital qui fut terminé en 1895.

On s'aperçoit alors qu'il restait beaucoup d'argent et le projet de construction d'une marquise à la gare vit le jour.

La construction d'un «hall» verrière de type Bordeaux Saint-Jean, c'est-à-dire courbe, fut confiée à l'entreprise Dayde & Pille de Creil et mise en service en 1903. Cet ouvrage d'une conception exemplaire est l'un des fleurons du patrimoine bédaricien. La possibilité du classement de cet édifice en monument historique est envisagée.

L'électrification de la ligne Béziers-Neussargues fut un épisode important du chemin de fer à Bédarieux.

Les travaux ont commencé en 1929 et la section de Béziers fut mise en service en octobre 1931.

Trafic

Grâce à sa situation et à l'importance de l'économie locale, le trafic de la gare de Bédarieux a été considérable pendant des décennies. En effet, en 1911 par exemple, on comptait 300.000 voyageurs passant par Bédarieux et un trafic de 290.000 tonnes de marchandises expédiées (charbon de Graissesac et de Bousquet d'Orb, bauxite de Bédarieux, produits manufacturés locaux).

Situation actuelle

La fin de l'exploitation des gisements de charbon et de bauxite, la modernisation du réseau routier ont réduit considérablement le trafic du chemin de fer.

Actuellement, seul l'axe Paris-Béziers est exploité et l'on compte un trafic journalier de dix circulations voyageurs dans chaque sens.
Grâce à un groupe de bénévoles, un «Petit Train Touristique» circule en période estivale entre Bédarieux et Mons-la-Trivale sur la ligne de Saint-Pons.

*

De nombreux Bédariciens, anciens cheminots, évoquent le passé prestigieux de la ligne et de leur gare. La population locale souhaiterait que le rail vive longtemps à Bédarieux. Le chemin de fer est un moyen de transport fiable et économique, non polluant dont la présence contribue à faire vivre une très belle région.

Emile QUEROL.

-:-

Regards républicains sur le coup d'état du 2 décembre 1851 et ses conséquences à Bédarieux

A Bédarieux, petite ville de l'Hérault, les républicains bénéficient d'une implantation assez ancienne. En 1834, les «montagnards» y sont déjà nombreux et leurs convictions ont été renforcées par l'impact de l'insurrection lyonnaise de 1832. On constate par la suite une très forte progression de l'activité des «rouges» entre juin et décembre 1848 : ils ont, en effet, accueilli avec enthousiasme la nouvelle de la révolution parisienne de février 1848 qui concrétisait leur vieux rêve républicain. Mais leur espérance a été déçue, dès le mois de juin, par l'écrasement sans pitié des émeutes dans les ateliers nationaux et la répression féroce qui a suivi. Ces antécédents soulignent que Bédarieux est, après Béziers, le deuxième foyer républicain de l'Hérault en ce milieu du XIXe siècle.

En décembre 1848 a lieu pour la première fois en France l'élection au suffrage universel du Président de la République. Le 10 décembre, Louis Napoléon Bonaparte est ainsi élu Président avec, pour l'ensemble de la France, 74,2% des suffrages exprimés. Le Général Cavaignac (républicain gouvernemental) arrive en seconde position avec 19,5% des voix. Ledru-Rollin (démocrate socialiste) ne recueille que 5% des suffrages.
Dans l'Hérault, on note un décalage important par rapport aux résultats nationaux : Louis Napoléon Bonaparte = 58,8% Cavaignac = 24,7%, Ledru-Rollin = 16,4%. L'Hérault est le 5ème des départements français les plus favorables à Ledru-Rollin.
A Bédarieux, Ledru-Rollin arrive en tête des votes exprimés avec 38% des voix, ce qui confirme l'attachement des Bédariciens à la république «rouge». Mais le pourcentage des abstentions (57%) est significatif de la méfiance des habitants à l'égard d'une république qui les a déçus et surtout leur crainte d'un nouveau despotisme.

En conséquence, les deux années qui suivent (1849-1850) vont être marquées par différentes vagues de répression : contre les «clubs», contre la presse, contre le suffrage universel... Ces actions sont accompagnées de révocations dans l'administration, les municipalités, la garde nationale, ainsi que d'arrestations, souvent suivies de condamnations, de militants «rouges».
Par ailleurs, Louis Napoléon Bonaparte laissera volontairement l'assemblée législative se discréditer peu à peu aux yeux des républicains, en particulier en mai 1850, en permettant à Thiers de restreindre la portée du suffrage universel (nécessité de résider depuis 3 ans dans sa localité de vote).

***

Collection W. et G. ROUGER

C'est pourquoi l'élection présidentielle de décembre 1852 est attendue avec autant d'impatience et avec un immense espoir par les républicains, le mandat présidentiel n'étant pas renouvelable : d'où une effervescence grandissante dans les «clubs» (assez largement ouverts) et les sociétés secrètes (aux structures plus hiérarchisées et autoritaires).

Monument élevé, à Bédarieux, à la mémoire des 3 gendarmes tués le 4 décembre 1851. Ce monument est toujours en place dans le cimetière de Bédarieux... mais ce n'est pas celui construit à cette époque. En effet, à la fin de 1871, le Conseil Municipal de Bédarieux décida de faire disparaître "*la colonne élevée à la mémoire des gendarmes* " en précisant que «*la grille et la pierre devaient être enlevées de manière à ce qu'il ne reste pas de traces* ». Le Préfet de l'Hérault fut avisé. Mais sa décision d'annuler la délibération ci-dessus arriva trop tardivement : le monument avait déjà été démoli... Par la suite, le Tribunal de Béziers condamna la municipalité de Bédarieux à le rétablir à ses frais. Mais aucun plan du monument initial ne fut retrouvé. On réalisa alors une nouvelle construction, selon un nouveau plan...Photo. William ROUGER.

En 1851, cette ville compte environ 10.000 habitants (4.000 au début du XIXe siècle) et connaît une expansion soutenue. La population travaille dans les industries locales (filatures, tissages, tanneries...) tout en restant très attachée à ses habitudes rurales.
Une large part est depuis longtemps favorable aux idées républicaines et démocratiques, idées soigneusement entretenues au sein des différents cafés, clubs, cercles et sociétés secrètes.

A l'opposé, se situent la plupart des notables et des fabricants : ils estiment qu'il n'y a pas lieu de craindre de troubles sérieux de la population et rejettent toute idée de mesures de sécurité préventives, sous-estimant ainsi la force réelle des républicains.

L'autorité publique, pour sa part, est représentée par le commissaire de police Nougaret, le maréchal des logis Léotard et cinq gendarmes, Bruguière, Circq, Flacon, Lamm et Seller.
Ce groupe n'est pas aimé de la population qui n'a, en particulier, jamais accepté la poursuite systématique des conscrits réfractaires et, encore moins, l'établissement de multiples procès-verbaux pour braconnage...
Les gendarmes ont toujours été considérés par les rouges comme les agents privilégiés de la répression du pouvoir d'état.
Ayant appris le coup d'état, Bédarieux, en ce 3 décembre, attend les directives qui doivent venir de Béziers. Celles-ci arrivent le 4 : usines et ateliers se vident aussitôt ; la foule, sans arme, se rassemble, puis se dirige vers la mairie pour l'occuper et mettre en place une commission municipale. Cette démarche, inspirée par les «rouges», se heurte au sens de la légitimité du maire Vernazobre : il refuse de se démettre de ses fonctions.

Or, prenant les devants, Louis Napoléon Bonaparte, dès le 2 décembre 1851, fait arrêter les notables des partis républicains et monarchistes ; il prononce la dissolution de l'assemblée législative (à majorité monarchiste) et fait réprimer inexorablement les soulèvements républicains dans la région parisienne.
C'est le coup de force contre le tout récent régime républicain.

La nouvelle de ce coup d'état parvient dans la région héraultaise dans la soirée du 3 décembre : les républicains pensent que, cette fois, c'est la province qui va sauver la République...

***

Examinons maintenant d'un peu plus près la suite des événements à Bédarieux.

Vers 4 heures de l'après-midi, des gendarmes sont aperçus des armes à la main ; la foule se disperse. Le maire charge les gendarmes de se rendre d'urgence à Béziers et Lodève pour obtenir des renforts.
Maire et gendarmes ayant quitté la gendarmerie, la population, armée cette fois, revient occuper la mairie. Une équipe s'installe dans les bureaux : une nouvelle étape est franchie, due au viel antagonisme entre les habitants de Bédarieux et les gendarmes.

Environ 2 heures plus tard, des groupes armés venant des villages voisins (Camplong, Boussagues, Faugères...) arrivent à Bédarieux : état de siège, sentinelles aux carrefours, surveillance étroite de la caserne de gendarmerie. Et les événements vont maintenant se précipiter...

Peu après, le maréchal des logis Léotard reçoit du maire une dépêche à faire parvenir à Béziers. Le gendarme va sortir de la gendarmerie, mais il fait brusquement demi-tour en criant qu'il a été mis en joue par un insurgé. Léotard prend son arme, descend accompagné de Bruguière ; ils sont tous les deux furieux. Bruguière sort. Il y a peu de monde. Il vise un jeune homme qui passait et tire. Celui-ci s'effondre ; il est secouru dans une maison voisine.
De son côté, Léotard fait feu sur un nommé Cabrol et le tue. Puis les deux hommes se barricadent dans la gendarmerie où sont restés les autres gendarmes et leurs familles apeurées.

Apprenant les faits, la foule, surexcitée, se précipite vers la gendarmerie aux cris de *«Vengeance ! Mort aux assassins !»* La façade est criblée de balles. La porte ne cède pas aux coups. Les six hommes tirent par les fenêtres. Plusieurs assaillants sont blessés. Certains vont chercher des fagots, d'autres les entassent contre la porte et y mettent le feu. A l'intérieur, la femme de Flacon est tuée par le ricochet d'une balle. La porte s'embrase : la fumée suffoque rapidement les assiégés. *«Il n'y a plus moyen de résister»* dit Léotard. *«Flacon, montrez-vous et dites que nous nous rendons.»*
Flacon est accueilli par une salve de coups de fusil ; il est blessé à deux reprises.
La femme de Seller sort avec plusieurs enfants ; on la laisse passer. Son mari, d'abord repoussé, peut traverser la cour sous la protection de l'un des chefs du mouvement qui tente de sauver aussi le cheval de Seller. Il l'enfourche, s'avance et est frappé à mort par une balle.
Léotard et quatre gendarmes sont encore dans la gendarmerie. Ils essaient de sortir par l'arrière en franchissant un mur : Circq passe, Lamm est blessé mais parvient à s'échapper, aidé par Flacon qui franchit le mur à son tour. Bruguière s'approche, mais la porte cède. Il tombe le crâne fracassé.

Des secours s'organisent pour éteindre l'incendie. Certains manœuvrent les pompes, d'autres aident les femmes des gendarmes à sauver leur mobilier.
Malgré la foule qui, cette nuit-là, a envahi la caserne, on ne constate qu'un seul vol, encore est-il dû à un individu peu recommandable. Pendant ce temps, quelques personnes au grand cœur tentent de soustraire les gendarmes à la fureur de la foule. Flacon est caché sous un lit occupé par un couple. Lamm, blessé, est enfoui dans un lit, mais jugeant ce lieu peu sûr, il se réfugie dans une cave derrière des tonneaux. Circq est recouvert de foin dans la trappe à fourrage d'un grenier.

Par la suite, Lamm est découvert derrière ses tonneaux. On l'emmène. Quelques-uns interviennent pour le sauver, mais il est abattu peu après dans une cour. La cache de Circq est, à son tour, repérée ; il est sauvé, *in extremis*, par un nommé Malaterre, à qui il avait rendu service. Jusqu'alors, Léotard est parvenu à échapper aux recherches ; il est bientôt retrouvé dans la chambre de Bruguière. Après une lutte à mort dans l'obscurité, il tombe à son tour, frappé de six balles.

Bédarieux, le lendemain matin, se réveilla comme après un cauchemar, désorientée, déconcertée, bien qu'ayant - à peu près - retrouvé son calme. Ainsi se terminait l'épisode sanglant marquant la prise de position de la ville face au coup d'état du 2 décembre 1851, mais le bilan était très lourd : six morts ce jour-là, plusieurs blessés.

***

Pendant quelques jours les républicains vont administrer la ville : Bonnel, représentant du peuple, lance plusieurs appels assurant aux citoyens que les personnes et les propriétés seront respectées, le vol et les attentats à la pudeur sanctionnés. Il fait distribuer du pain aux ouvriers. Toute la population participe aux obsèques des victimes civiles, pendant que les gendarmes sont enterrés de façon très discrète.
Des discussions sur les salaires sont également amorcées sur la base des demandes, au demeurant fort raisonnables, des ouvriers.
L'ensemble de ces mesures souligne bien le caractère socialisant des républicains de Bédarieux.

Malheureusement, Bédarieux, comme l'ensemble de l'Hérault, allait à nouveau connaître, et cette fois pendant longtemps, des semaines et même des mois douloureux et difficiles : la répression était là... Dès le 8 décembre, le département de l'Hérault est décla-

ré en état de siège, ce qui provoque immédiatement la fuite vers les bois et les montagnes de tous les participants ou sympathisants au mouvement du 4 décembre.

Le 10, une colonne de 7 à 800 hommes venant de Béziers occupe Bédarieux. Le Général Rostolan, qui la commande, ordonne la fermeture de presque tous les cafés de la ville, la réquisition de toutes les armes à feu, sabres, épées et poudre, ainsi que le recensement de tous les ouvriers. La majeure partie des troupes est affectée, dès le lendemain, à la recherche et à la poursuite des fugitifs.

Et, pendant environ cinq mois, le tribunal militaire va siéger : il jugera, dans l'Hérault, plus de 2.800 personnes, parfois pour un simple délit d'opinion. Il prononcera 15 condamnations à mort (2 exécutions auront lieu à Béziers), 10 déportations à Cayenne (Casimir Péret, ancien maire de Béziers, y perdra le vie en tentant de s'évader), 1.574 déportations en Algérie, 37 bannissements, 42 mises en résidence surveillée.

33 habitants de Bédarieux feront l'objet d'une condamnation.

La révocation frappera un sur cinq des maires du département.

L'Hérault aura ainsi le triste privilège d'être, pour ces nombreuses condamnations, en tête de tous les départements français.

***

Lors du plébiscite du 20 décembre 1851, le «oui» confirmera la victoire de Louis Napoléon Bonaparte ; mais cela ne suspendra en rien les opérations anti-républicaines qui se poursuivront pendant toute l'année 1852. De surcroît, la ville de Bédarieux sera déclarée responsable de tous les frais occasionnés par la révolte de décembre 1851 et gardera à sa charge une lourde dette de plus de 20.000 francs.

En octobre 1852, le «Prince Président» effectuera un voyage officiel dans la région. Il sera proclamé Empereur des Français le 2 décembre.

***

«Jacquerie»... «Insurrection pour le droit»... «Révolte petite bourgeoise»... Ces différentes formules ont été proposées par les historiens de notre époque pour qualifier ce mouvement de révolte.

Les événements de Bédarieux sont caractéristiques des origines profondes que ce phénomène insurrectionnel a pu trouver en Occitanie et particulièrement dans de vastes secteurs de l'Hérault. Ils marquent bien l'attente, les aspirations - peut-être un peu utopiques - de toute une partie du peuple, à un retournement total de situation.

C'était le rêve de la «République Sociale».

Yves LEMOAL.

<u>Sources</u> :

ALLAIRE, Roger, **Histoire de Bédarieux**, 1911.

HUARD, Raymond, **Le mouvement républicain en Bas-Languedoc** : 1848/1851 .

HUARD, Raymond, **Une structure politique ambigüe : Les sociétés secrètes quarante-huitardes dans le Midi de la France.** Revue du Vivarais. (Colloque de Privas 1977). 1979.

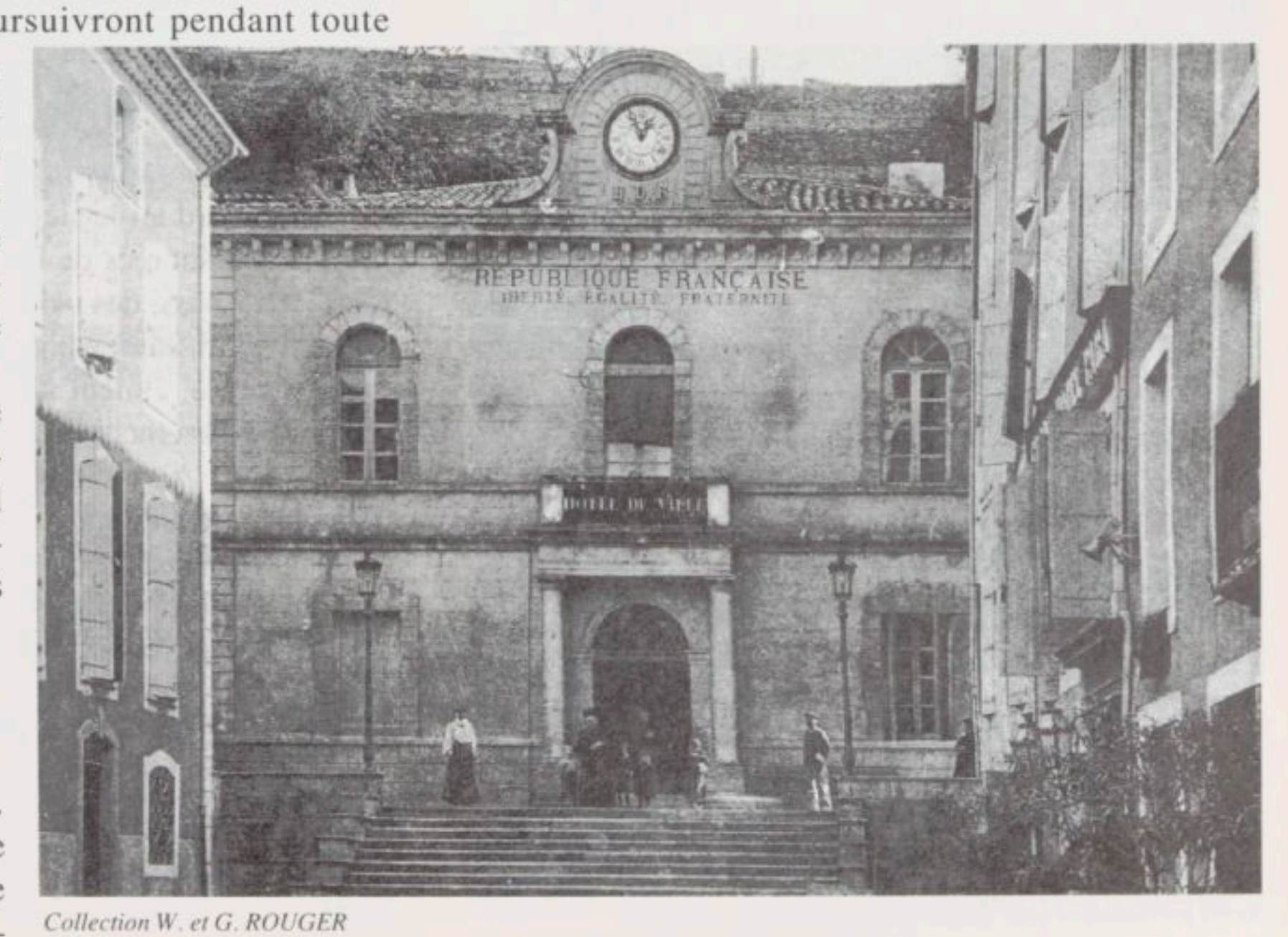
SAGNES, Jean, **Un village languedocien face au coup d'état de 1851. Etudes sur Pézenas et l'Hérault**. XII. 1984.

TENOT, Eugène, **La province en 1851. Etude sur le coup d'état**. 1868.

TUDESQ, André, **L'élection présidentielle de Louis Napoléon Bonaparte le 10 décembre 1848**.

TUDESQ, André, **L'élection du président de la République en 1848 dans l'Hérault**. Annales du Midi. Octobre 1955.

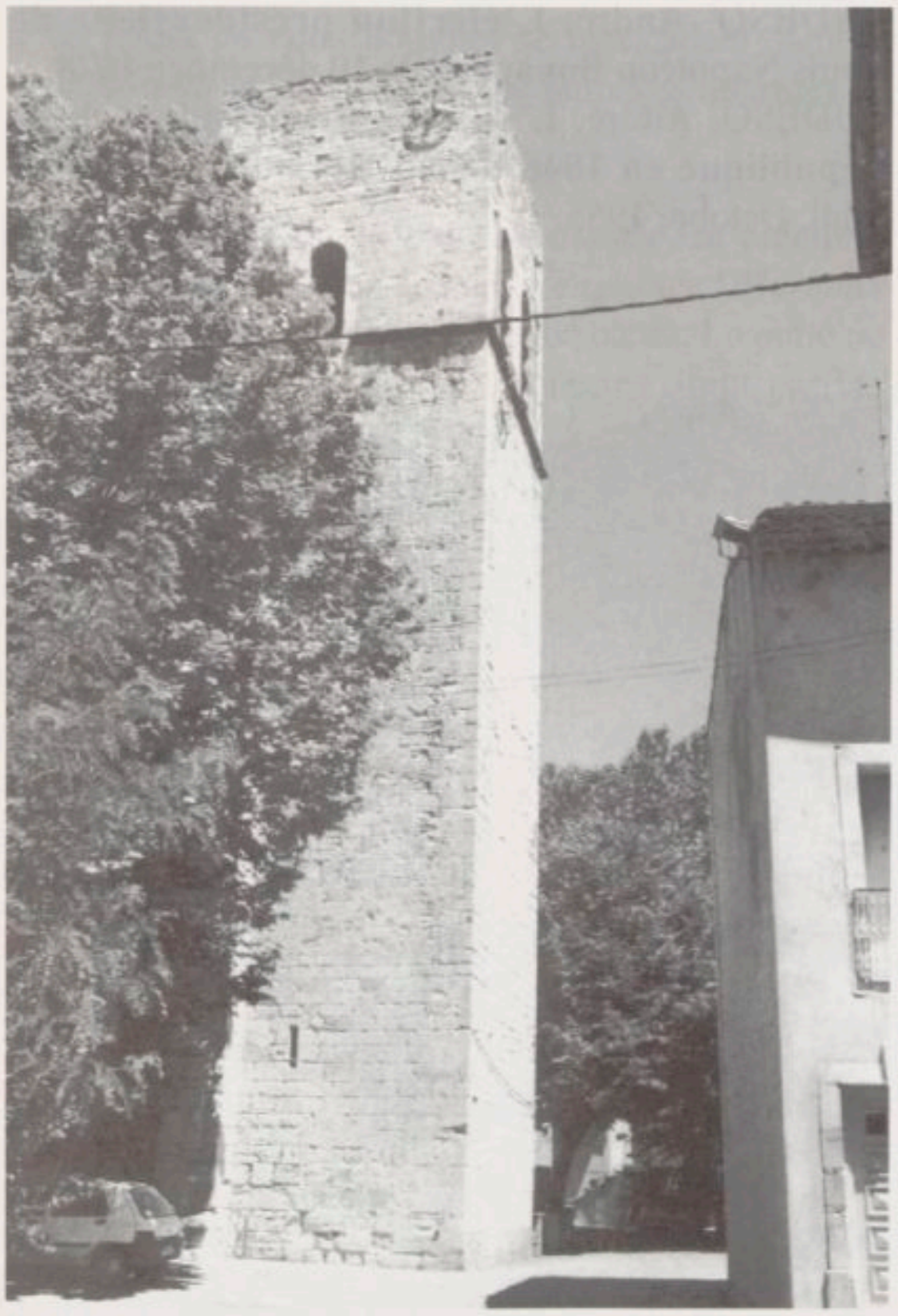
-:-



Collection W. et G. ROUGER

Villemagne-l'Argentière

Vue général. Photo Robert GUIRAUD



Le clocher de l'église Saint-Majan, ancienne église abbatiale aujourd'hui église paroissiale. Photo. Robert GUIRAUD

Un petit village des Hauts Cantons de l'Hérault, méconnu hélas, mais qui pourtant mérite une visite. Il est vrai que les indications manquent. On peut passer à Villemagne sans entrer dans Villemagne. En effet, la route de la vallée de la Mare fait dédaigneusement le tour du village ; alors le touriste et même l'habitant des communes voisines ne le connaissent pas. Pourtant, ce petit bourg aujourd'hui bien tranquille - trop sans doute - a une riche histoire dont il reste encore des vestiges fort intéressants à voir.

Quelques mots d'histoire

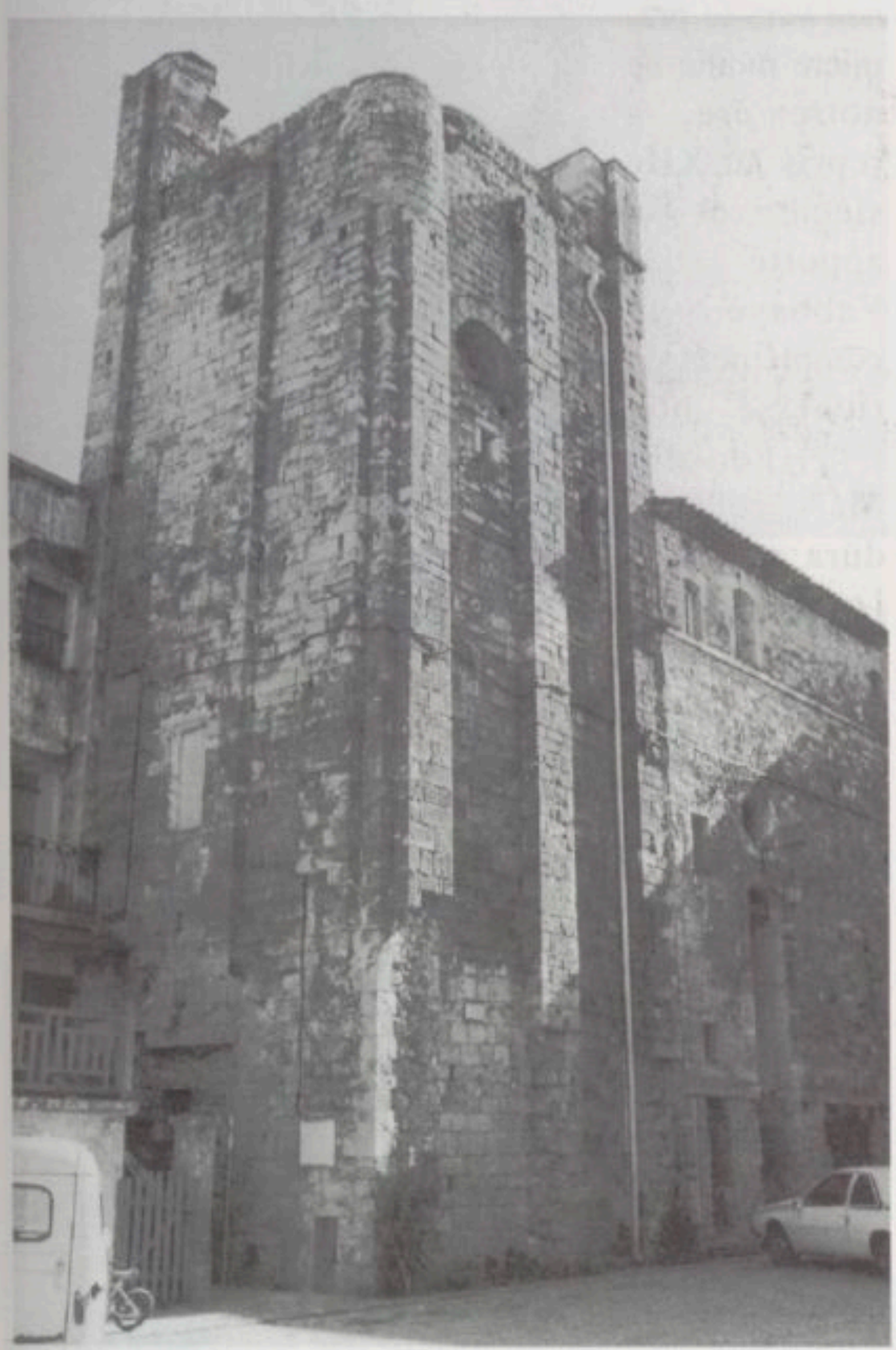
Ce fut d'abord ici le siège d'une abbaye prospère qui tirait ses ressources de la culture des terres des alentours, mais aussi des pèlerins qui venaient vénérer les reliques d'un Saint Majan que deux moines, à la fin du IXe siècle, étaient allés dérober à Lombez, dans l'actuel département du Gers. Mais ceci est une autre histoire... Au Moyen-Age, la célébrité de Villemagne était connue dans tout le Languedoc. Les seigneurs Trencavel de Béziers venaient y séjourner régulièrement et la vicomtesse de Narbonne, Ermengarde, y tenait, dit-on, ses «*cours d'amour*».

Après cette période d'opulence survinrent les guerres de religion qui occasionnèrent ici d'énormes dégâts. Ce fut le début de la décadence, complétée par la disparition de l'abbaye pendant la Révolution. Le calme revint peu à peu, puis l'oubli de ce prestigieux passé

connu seulement des historiens (1). Que reste-t-il de tout cela ?

Les vestiges

Des églises ? On prétend qu'il y en avait six. Il n'en reste que deux visibles aujourd'hui, une troisième se trouve dans le lit actuel de la Mare, cette petite rivière si mal nommée qui s'est permis de changer de lit et de passer maintenant à l'est du village alors qu'avant elle passait de l'autre côté.



Tour de l'abbaye XIIe siècle. Photo Robert GUIRAUD

Ne parlons pas de la première église, Saint-Martin-le-Vieux, dont il ne reste que des traces sur le coteau ouest dominant le village construite sur un site gallo-romain.

L'église paroissiale fut pendant longtemps l'église Saint-Grégoire que l'on peut voir encore et qui abrite maintenant le Centre Archéologique des Hauts-Cantons et son musée. Elle date de la fin du XIIe siècle et du début du XIIIe. Classée monument historique, elle a été restaurée car, abandonnée au début du XIXe siècle, son toit s'était effondré et elle servait de dépotoir. Pourquoi cet abandon ? Parce que la Mare, toujours elle, véritable torrent en période pluvieuse, a apporté dans le village de 1 à 2,50m d'alluvions. Son lit s'étant rehaussé, l'eau pénétrait par infiltration dans Saint-Grégoire qui est devenue ainsi inutilisable. Pour se protéger de cet inconvénient, les Monuments Historiques ont accepté que l'on surélève le sol et c'est pour cela qu'elle a pu devenir maintenant Centre Archéologique.

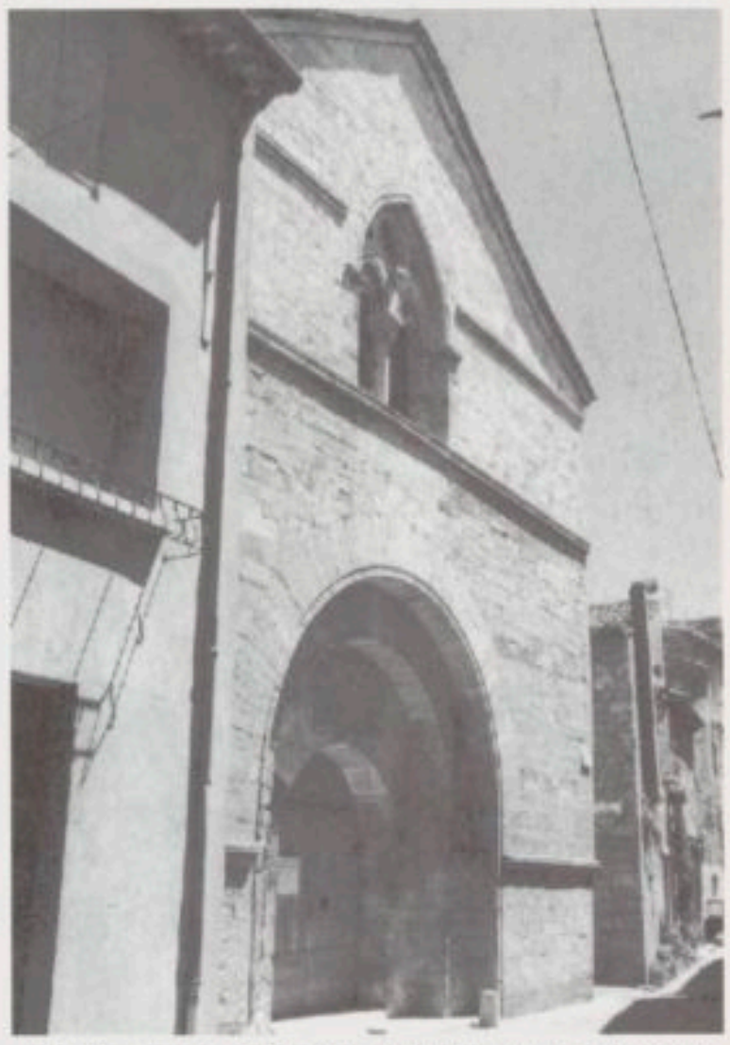
On peut aussi admirer l'église Saint-Majan, ancienne église abbatiale du XVe siècle, devenue église paroissiale car l'abbaye a disparu depuis longtemps. Drôle d'église dont le sol a lui aussi été surélevé par les moines à leur retour après les guerres de religion, pour se protéger bien sûr des eaux d'infiltration de la rivière, ce qui fait que le sol actuel de cette église est à 4,50m au-dessus du niveau primitif. C'est dans cette église que se trouve encore dans un reliquaire un os du célèbre auteur des miracles... Elle a subi des dégâts lors des guerres de religion, elle a été partiellement détruite et non reconstruite complètement, ce qui fait qu'à l'origine elle était plus longue et plus haute : une véritable cathédrale qui prouvait bien la richesse de l'abbaye.

Au Moyen-Age, Villemagne, comme toutes les agglomérations, a dû se protéger en s'entourant de remparts. Il n'en reste que des vestiges dont la célèbre porte de la Barbacane.

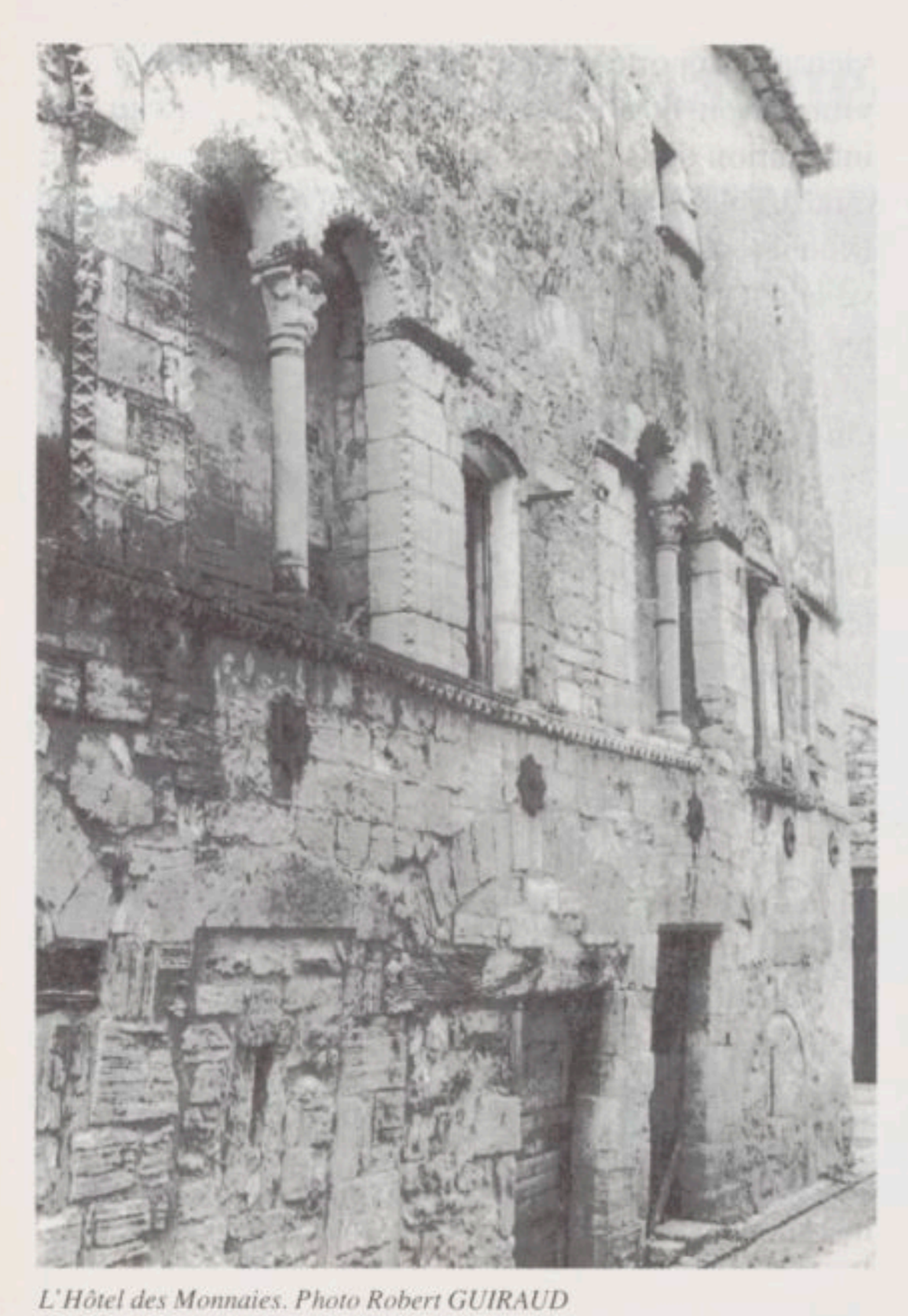
De la même époque, c'est-à-dire du XIIe siècle, date la tour massive que l'on peut voir de la place de l'abbaye, abbaye dont il ne reste rien que les bâtiments les plus récents.

En parcourant les rues du village vous pourrez admirer quelques belles fenêtres de la Renaissance, des têtes sculptées réemployées dans les murs modernes, etc... et des linteaux d'anciennes portes au niveau du sol actuel. Toujours les méfaits de la Mare... la mal nommée !

Et surtout n'oubliez pas d'aller voir le célèbre «Hôtel des Monnaies» qui, espérons-le,



L'église Saint-Grégoire (Centre Archéologique des Hauts Cantons). Photo. Robert GUIRAUD.



L'Hôtel des Monnaies. Photo Robert GUIRAUD

sera un jour restauré car il s'agit là d'un monument civil moyenâgeux très rare avec ses échoppes, ses fenêtres géminées, son linteau sculpté... Oui, un bâtiment qui, à lui seul, mériterait la visite de Villemagne. Certains prétendent que l'on y frappa monnaie mais, pour le moment, nous n'avons aucune preuve de l'existence d'une monnaitairerie.

Pourquoi «l'Argentière» ?

Le nom laisse supposer l'existence d'exploitations minières à proximité. C'est vrai. L'exploitation de plomb argentifère, commencée au début du Ier siècle avant J.-C., abandonnée vers le première moitié de notre ère, a repris au XIIe siècle et a apporté à l'abbaye un complément de richesse non négligeable. Mais cela ne dura pas très longtemps, peut-être un siècle ou deux ?

L'Hôtel des Monnaies. Photo Robert GUIRAUD

Puissent ces quelques lignes vous faire apprécier ce petit village, dont on oublie le prestigieux passé mais qui offre encore tant d'attraits à ceux qui veulent le découvrir !

Robert GUIRAUD.

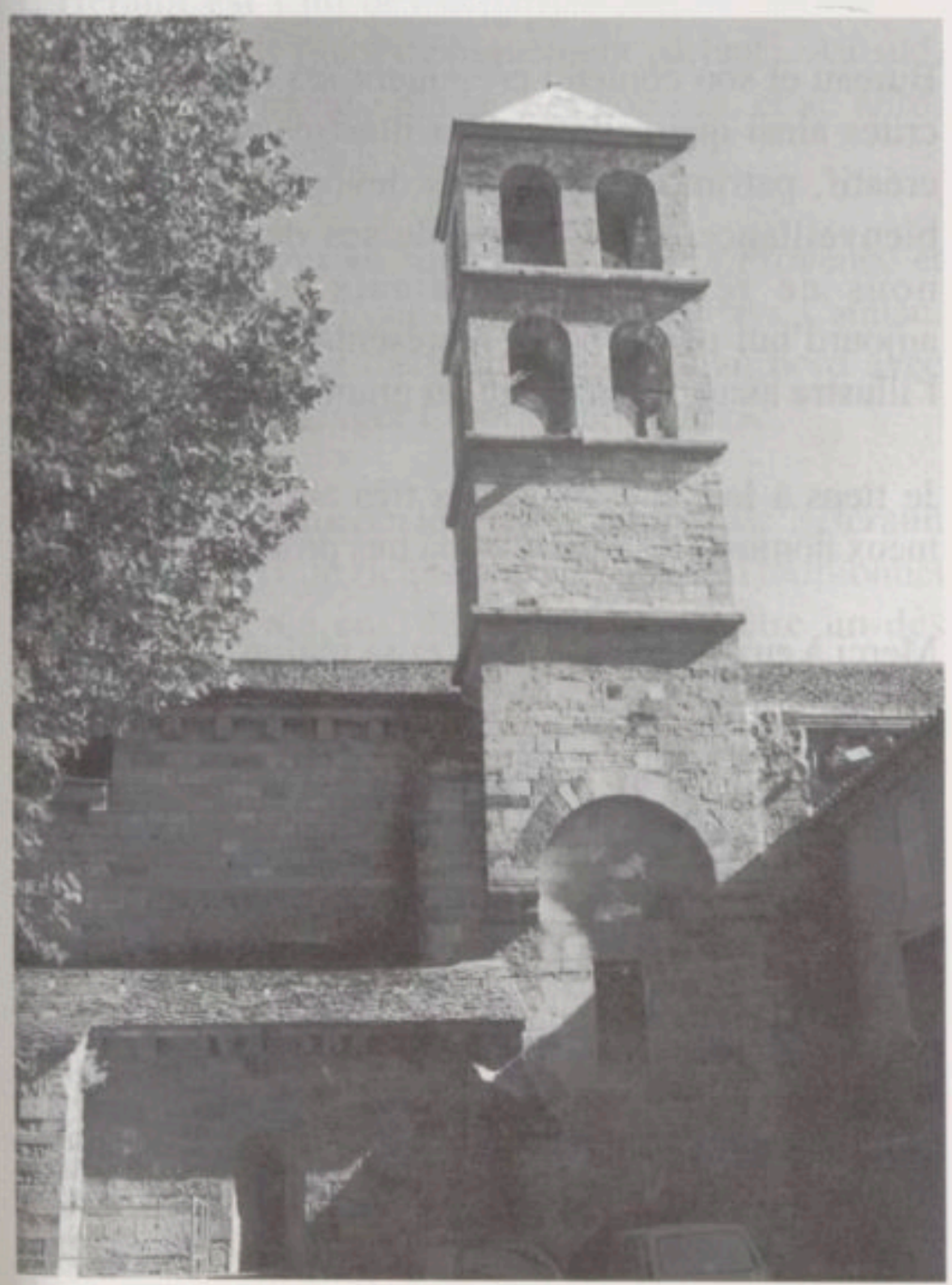
Façade ouest de l'ancienne abbaye. Photo Robert GUIRAUD

L'Hôtel des Monnaies. Photo Robert GUIRAUD

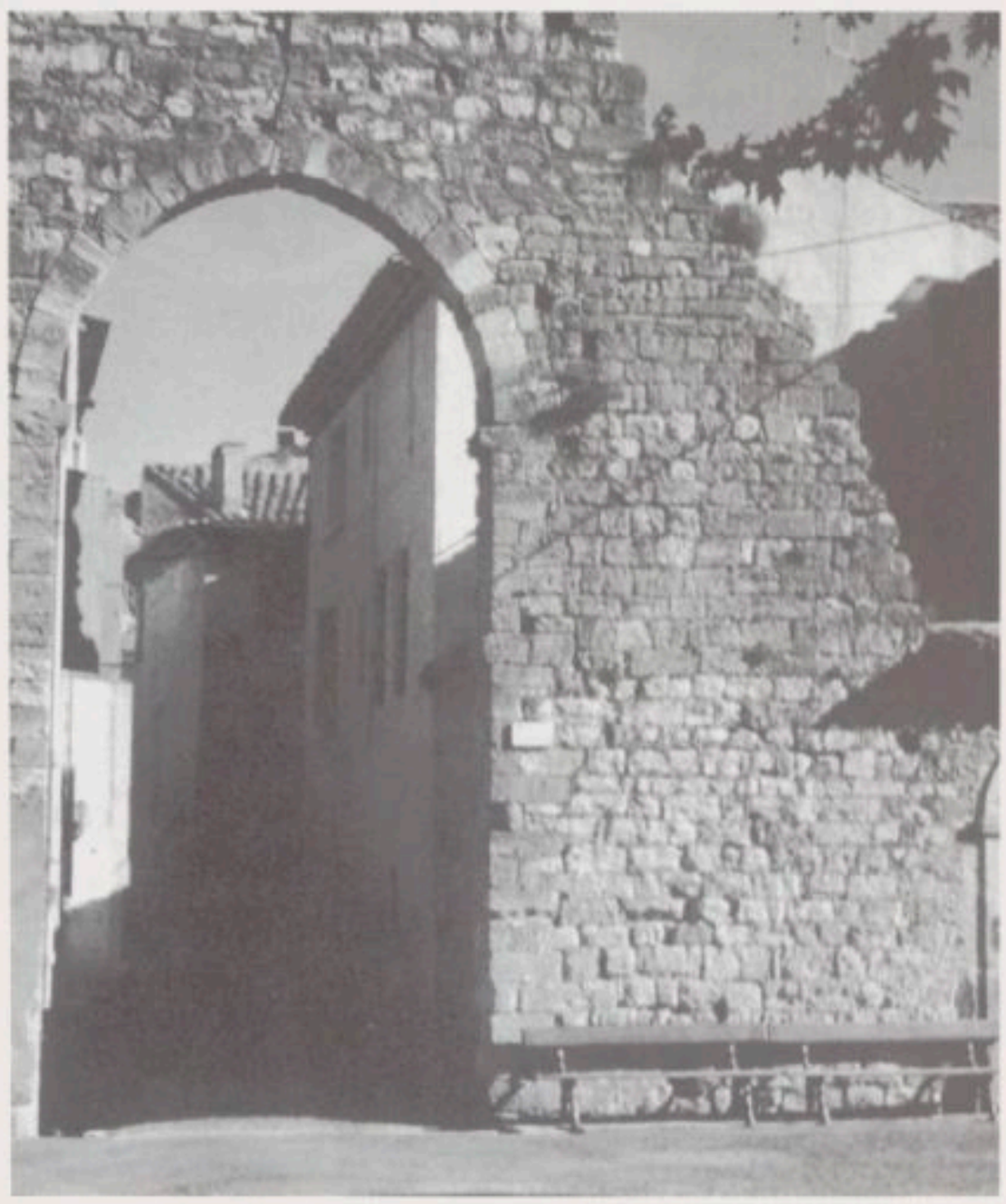
Note (1) Voir en particulier le livre de Louis Fargier, «**Villemagne-l'Argentière**», et différents articles de l'abbé Alzieu parus (et à paraître) dans le bulletin annuel de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault.

-:-

Tête en réemploi dans un mur. Photo Robert GUIRAUD



Le clocher de l'église Saint-Grégoire. Photo Robert GUIRAUD



La porte de la Barbacane. Photo Robert GUIRAUD

Maison des Arts de Bédarieux et des Hauts Cantons Héraultais

Hôtel-Dieu, hospice royal des pauvres, fondé dès le début du XIXe siècle par Monsieur l'Abbé Tarroux, désaffecté en 1972, reconverti en musée en 1977, ce vaste édifice, nommé dès cette époque Maison des Arts, après avoir abrité la souffrance des hommes abrite aujourd'hui leurs créations.

Construction prestigieuse dont le contenu se veut le reflet de l'âme d'une ville et de toute sa région environnante, cette belle et noble dame, en dehors des collections scientifiques, ethnologiques et historiques qu'elle présente dans tout l'éclectisme de leurs variantes, en dehors de ses salles polyvalentes d'art contemporain, cette noble et belle dame sert d'écrin à travers de remarquables perspectives à l'œuvre picturale de P. Auguste Cot, enfant de Bédarieux, ainsi qu'aux créations picturales et sculpturales de son ascendance, de sa descendance, de ses professeurs, élèves et illustres amis, depuis le musicien Cherubini jusqu'à Jean-Paul Laurens et Francisque Duret : une synthèse «picturo-sculpturale» qui fait honneur à la Maison des Arts et à la ville de Bédarieux, car elle est le vivant reflet de l'art qui se pratiquait traditionnellement sous le Second Empire.

Jardin de la Maison des Arts.

Ce second Empire que vécut Pierre-Auguste Cot à Paris certes, dans les milieux mondains et culturels mais également dans sa ville natale de Bédarieux où, dans son mas Tantajo, il partageait ses joies créatrices avec ses illustres amis, entre autres Ferdinand, son concitoyen.

Ferdinand Fabre, l'ami et contemporain bédaricien de Pierre-Auguste Cot, Ferdinand Fabre, l'ami parisien, celui qui vient le rejoindre dans la Maison des Arts par une présence oh combien plus dense qu'auparavant !

Celui qui vient au-delà de la mort et du temps éterniser leur indestructible amitié.

Celui qui vient ressusciter la vie de nos ancêtres à travers les ermites, les bergers, les prêtres, les braves gens de la vie rurale et pastorale vivant leur vie de labeur quotidien sur les flancs du Somail, du Caroux, de l'Espinouse et de l'Escandorgue.

Ferdinand Fabre, le chantre des Monts d'Orb, dont l'enfance bédaricienne se prolongea dans sa pensée d'adulte parisien jusqu'à son dernier souffle.

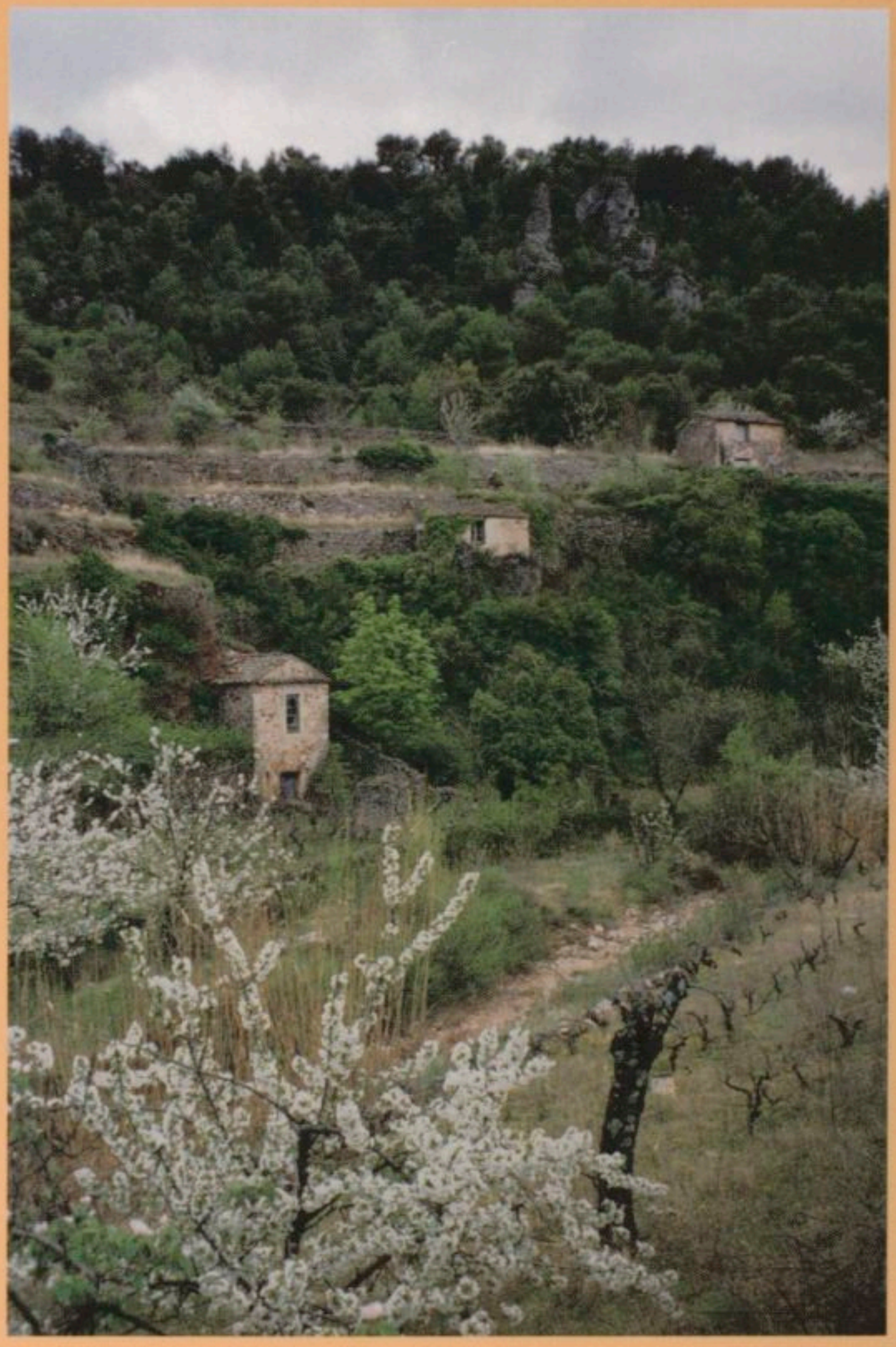
Ferdinand Fabre, dont nous louons aujourd'hui la mémoire à travers la reconstitution de son bureau de la Bibliothèque Mazarine dont il était le conservateur.

Bureau et son contenu présentent ses œuvres manuscrites ainsi que celles de ses illustres amis. Contenu créatif, patrimoine que nous devons à la généreuse bienveillance et à l'amitié de ses descendants que nous ne remercierons jamais assez. Ils sont aujourd'hui parmi nous, représentant la mémoire de l'illustre aïeul, la mémoire du grand homme.

Je tiens à leur présenter mes très amicaux et respectueux hommages, ainsi que ma très profonde gratitude.

Merci à eux pour Bédarieux et sa région.

Merci à eux pour la Maison des Arts. Maison des Arts, ancien hospice royal des pauvres, dont le bâtisseur Louis-François Fabre ne pouvait alors se douter en édifiant cet hospice qu'il servirait un jour du siècle suivant à honorer et immortaliser l'œuvre littéraire de son fils Ferdinand.

Pierre MARAVAL
Directeur de la Maison des Arts.

-:-